



MUNSTRUM

REVUE [EXTRAITS] DE PRESSE

À PROPOS DE... ■ ZYPHER Z ■ 40 DEGRÉS SOUS ZÉRO
LE MARIAGE FORCÉ ■ LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU
LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH ■ CLOWNSTRUM

Administration, production **Clémence Huckel**
01 43 38 28 29 - production@lesindependances.com
Diffusion **Florence Bourgeon**
06 09 56 44 24 - bourgeon.f@free.fr
Relations presse **Murielle Richard**
06 11 20 57 35 - mulot-c.e@wanadoo.fr

www.munstrum.com

À
PROPOS
DE...

UN JOUR AVEC

l'Humanité
MERCREDI 5 AVRIL 2023.

l'Humanité

O nze ans après avoir créé leur compagnie à Mulhouse, Louis Arene et Lionel Lingelser posent leurs valises, leurs décos, leurs rêves, leurs envies et leurs faux nez tout un mois à Montreuil, en Seine-Saint-Denis. Avec leur Munstrum Théâtre, ils sont invités par Pauline Bayle, désormais directrice du TPM, le Théâtre public de Montreuil. Les voilà premiers artistes associés de cette grande maison fièrement dressée sur la place Jean-Jaurès, au centre de la cité, en face de l'hôtel de ville. Ils inaugurent un rendez-vous qui sera annuel, une carte blanche à une équipe artistique dénommée Quartiers d'artistes.

Trois spectacles sont ainsi à l'affiche, *Zypher Z*, *les Possédés d'Ilffurth* et *Clownstrum*. Les trois résumant un peu l'univers de cette compagnie qui, au fil du temps, cultive des univers aussi étranges que son nom. « Un jour, se souvient Lionel Lingelser, c'était dans sa cuisine, j'ai demandé à ma grand-mère comment se disait "monstre" en alsacien. Elle a prononcé un mot impossible, mais, à la sonorité, on s'est dit de suite : voilà, ce sera Munstrum. C'était évident autant que poétique. » Et puis, comme le dit Pauline Bayle, « de toute façon, le théâtre est la maison des monstres. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un monstre ? »

« LA FIGURE DU MONSTRE EST UN CATALYSEUR D'ÉMOTION »

« C'est notre fil rouge, poursuit Louis Arene. Nous le déclinons poétiquement, prenant en compte les angoisses contemporaines, notamment dans la jeunesse, de l'effondrement de nos civilisations. Il faut se sortir de ce climat anxiogène, des représentations mortifères qui nous sont souvent imposées, en se posant la question : qu'est-ce qu'on invente pour après ? » Point de vue que précise encore Lionel Lingelser : « Il nous appartient de prendre à bras-le-corps cette situation, et aussi de lui insuffler de l'humour. C'est capital. N'oublions jamais que la figure du monstre est un catalyseur d'émotion, comme une loupe pointée sur ce que nous sommes tous, sur ce que nous sommes en train de vivre. Nos fables se situent toujours dans ces univers partagés, sur fond de

fable écologique. Dans *Clownstrum*, ces personnages qui cherchent de l'eau sont à fond dans l'actualité... » À Montreuil, le Munstrum Théâtre veut toucher « tous les publics, notamment jeunes », et entend faire partager son univers à tous, à travers ses spectacles, mais aussi avec une exposition, des rencontres ou encore toute une nuit « de fête et de musiques » avec le collectif parisien queer Aie.



Louis Arene et Lionel Lingelser sont artistes associés de la scène nationale de Mulhouse. LIVIA SAAVEDRA POUR L'HUMANITÉ

Le Munstrum Théâtre : même pas peur

Louis Arene et Lionel Lingelser, fondateurs de cette compagnie en 2012, inaugurent Quartiers d'artistes à Montreuil et y présentent trois de leurs spectacles.

temps, ils sont un mystère, une fascination pour le spectateur. Cette seconde peau permet de réaliser de grands écarts entre le comique et le tragique, le sacré et le profane, le kitsch et le sublime, que ce soit un masque neutre ou un nez de clown. » Tous sont fabriqués par Louis Arene. Ausortir du Conservatoire, disent-ils ensemble, « nous étions très avides d'aller vers un théâtre physique ; le masque nous a permis d'aller vers cette énergie particulière au plateau ».

« NOUS VOULONS TOUJOURS ANIMER LA FLAMME DE LA JOIE »

Depuis 2017, ils sont artistes associés à la Filature, scène nationale de Mulhouse. À compter de septembre, le Munstrum entamera aussi un compagnonnage avec les Célestins, théâtre de Lyon. Même chose

« Le masque permet de grands écarts entre le sacré et le profane, le kitsch et le sublime »

LIONEL LINGELSER

l'an prochain avec le TJP de Strasbourg. « Cela nous permet de travailler sur de nouveaux territoires, et de faire tourner nos créations. » La saison prochaine la troupe doit reprendre *40 Degrés sous zéro*, une farce glaçante à partir de *l'Homosexuel* ou la difficulté de s'exprimer et des *Quatre Jumelles*, contes inspirés à Copi par les années de dictature péroniste. Le Munstrum envisage aussi de reprendre un classique, *le Mariage forcé*, de Molière, créé en 2022 à la Comédie-Française à la demande d'Éric Ruf, l'administrateur. Et les monstres n'ont pas fini de chatouiller les orteils des classiques. « Nous travaillons désormais, sans doute pour 2025, avec le maître incontesté du théâtre, celui qui parle aux étoiles, précise Louis Arene, William Shakespeare. » Et ce sera *Makbeth*. Volontairement avec un K. Louis et Lionel affirment leur « envie de retrouver là toute la troupe au plateau, dans une démarche qui sera forcément artisanale, mais avec une machinerie très importante. Dans les temps difficiles qui sont les nôtres, nous voulons toujours animer la flamme de la joie ». Avec quelques monstres ? Même pas peur. ■

GERALD ROSSI

MADMOIZELLE

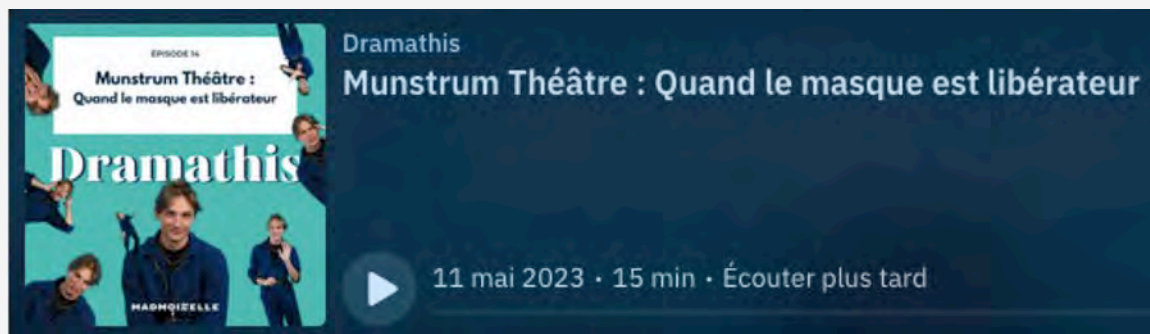


l'occasion du premier Quartiers d'artistes du Théâtre Public de Montreuil, le Munstrum théâtre a (re)présenté trois pièces singulières. Chimères, clowns et exorcisme, la poésie avance masquée.

Des monstres, des clowns et un exorcisme : cette compagnie réinvente le théâtre

C'est un institut de sondage dirigé par une éléphante. C'est une friche jonchée de bouteilles plastiques. C'est un village qui s'enivre par ses propres légendes. C'est chaque fois un univers propice à des créations surprenantes où le **Munstrum Théâtre** conjugue humour, horrifique et poésie. On y voit tantôt la vierge, tantôt Marguerite Duras. Mais la suite reste toujours à venir.

Le public glisse sur le bord des sièges, les yeux écarquillés, pour ne rien louper de l'univers singulier de la compagnie alsacienne. Dans cet épisode, nous chercherons à comprendre comment une patte si singulière peut se renouveler encore, après 10 ans d'existence. **Un théâtre généreux, physique et d'une précision rare. Mathis Grosos**



➔ <https://www.madmoizelle.com/podcasts/des-monstres-des-clowns-et-un-exorcisme-cette-compagnie-reinvente-le-theatre>



ÉMISSION DU 4 AVRIL 2023



À Montreuil, entrez dans l'univers du Munstrum Théâtre

Aujourd'hui, Arnaud Laporte s'entretient avec Louis Arène, co-fondateur de la compagnie Munstrum Theatre avec Lionel Lingelser.

Du 4 au 30 avril, le Munstrum Théâtre s'installe au Théâtre Public de Montreuil à l'occasion de l'événement « Quartiers d'artistes ». Chaque saison, le TPM offre une carte blanche à une équipe artistique, pendant un mois, les clés du théâtre sont données à la compagnie et tous les espaces du CDN lui sont ouverts. Ce printemps, c'est le Munstrum Théâtre, qui est mis à l'honneur, artistes associés au TPM, les membres de cette compagnie unique en son genre créent des univers visuels puissants et poétiques au service d'écritures singulières. Cette résidence sera l'occasion pour les spectateur·rice·s de plonger dans leur monde et d'en découvrir les multiples facettes, que ce soit à travers trois oeuvres de leur répertoire *Zypher Z*, *Clownstrum* et *Les Possédés d'Illfurth*, des rencontres, une exposition (*Figures du Munstrum*), des projections, une nuit de fête (*Munstrum x Aïe*)...



<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/affaire-a-suivre/a-montreuil-entrez-dans-l-univers-du-monstrum-theatre-9195753>

Les masques tombent

C'est l'histoire de deux acteurs qui ont décidé que masqués, ils seraient libres.

Le Munstrum Théâtre invente son esthétique : entre gore, queer et baroque.

A voir au Théâtre Public de Montreuil

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

L'un, Lionel Lingesler, est grand et brun, son visage posé sur un corps d'athlète, exprime une forme d'ingénuité. L'autre, Louis Arene a un physique de statue grec qui lui donne des airs plus martiaux. Le premier est d'origine alsacienne, le second a grandi à Paris. Tout semble les opposer, mais nous le savons, les contraires s'attirent. C'est en 2006 sur les bancs du Conservatoire national d'Art dramatique de la ville de Paris, qu'ils se rencontrent. Ils sont jeunes, beaux, partagent un imaginaire fou. « La première chose qui nous a rapprochés, se souvient Louis Arene, ce sont les cours de masque de Mario Gonzalez et Christophe Patty. Nous avons été fascinés par tous les possibles que ce simple accessoire permettait. Cela résonnait fortement avec notre goût déjà prononcé pour un théâtre physique, et un penchant pour la transformation. En portant un masque, on peut jouer un homme, un enfant, une femme, un monstre. » Aussitôt, le bouillonnant Lionel Lingesler surenchérit. « C'est plus que cela. Grâce au masque, on est vraiment nous-même sur scène. Je crois que je n'ai jamais été aussi authentique, touché d'aussi près la vérité des personnages qu'en portant cet appendice. »

Le bestiaire

À la sortie du conservatoire en 2009, s'ils sont toujours là l'un pour l'autre, ils poursuivent séparément leur route artistique. Après avoir travaillé avec Emmanuel Demarcy-Mota, Philippe Calvario, Annabelle Simon, Dominique Catton ou Mélodie Berenfeld, Louis Arene écrit, met en scène et interprète *La Dernière Berceuse*, pièce qui obtient le Prix des Arts de l'Académie Nationale d'Art Dramatique Silvio d'Amico de Rome ainsi que le Prix du Jury 2011 du festival Passe-Portes de l'île de

**Lionel Lingesler :
« Grâce au masque,
on est vraiment nous-
mêmes sur scène »**

Ré. En 2012, à la demande de Muriel Mayette-Holtz, alors administratrice de la maison de Molière, il devient pensionnaire de la Comédie Française. Lionel Lingesler n'est pas en reste. Scapin pour Omar Porras en 2010, il intègre la même année le Théâtre du Phare, où sous la direction d'Olivier Letellier, il joue dans *Oh Boy*, pièce qui obtint dans la foulée le Molière du Spectacle Jeune public. En 2012, les deux artistes, riches de nombreuses expériences, fondent le Munstrum théâtre. « Un terme qui me vient de grand-mère, souligne le ténébreux Alsacien. Quand on cherchait un nom pour la compagnie. Je lui ai demandé comment on disait monstre en alsacien. Elle m'a répondu un truc dans son dialecte, dont je n'ai retenu que le terme munstrum. » Derrière ce mot se cache tout un imaginaire, un bestiaire. « Cela nous plaisait, poursuit Louis Arene, qu'étymologiquement parlant, il y a aussi la notion de montrer, de révélation, que monstre n'est pas que négatif, mais aussi contient l'idée de quelque chose de spectaculaire, d'extraordinaire. Cela signifie aussi un avertissement des dieux. C'est cette polysémie des sens qui nous intéressait beaucoup. »

Leur premier spectacle, *L'Ascension de Jipé*, voit le jour en 2014 à La Filature de Mulhouse. Déjà, tout ce qui fait la particularité du Munstrum est là. Dans un monde post-apocalyptique, un homme modèle développe une obsession pour le soleil, astre depuis longtemps disparu des cieux. Mais c'est en 2016 que les deux artistes rencontrent leur public. Encensée par la critique, leur adaptation fantasmagorique du *Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg fait les beaux-jours de la Manufacture à Avignon l'été 2017. La troupe est lancée. De petites formes comme *Clownstrum*, qui peut se



© JEAN LOUIS FERNANDEZ

jouer dans une cour de lycée, comme dans un parking, à d'autres plus opératiques comme *40 degrés sous zéro* d'après *L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les quatre jumelles de Copi*, le duo impose un style singulier, artisanal, qui invite à un voyage vers un ailleurs fantasmé autant gore, queer qu'extravagant.

Fable noire

Les fondateurs du Munstrum ont toujours mille idées en tête. Continuant en parallèle leur carrière solo, Lionel du côté de Rodolphe Dana ou de Pauline Ribat, Louis, de celui de Laurent Hatat, c'est en famille qu'ils se ressource et que l'émulation artistique se fait. « Nous sommes très attachés à la notion de troupe, confie Louis Arene. C'est à la fois stimulant et protecteur. Quand nous commençons un nouveau projet, nous essayons de tout remettre à plat et de ne pas prendre le masque comme un acquis. C'est au fil du processus créatif que très souvent, nous nous rendons à nouveau compte de sa pertinence en tant qu'outil dramaturgique. Nous revenons

aussi souvent à la nécessité de se confronter au monde et à notre époque. Je pense que c'est aussi pour cela que, dans nos pièces, des sujets comme l'urgence écologique, l'angoisse face à un monde qui s'effondre, la question de l'identité, sont constamment présents. » Avec *Zypher Z*, leur dernière création, le Munstrum théâtre poursuit son geste artistique autour du conte d'anticipation, mais cette fois, les deux artistes mettent la main à la plume. Avec l'aide de Kevin Keiss, ils imaginent une dystopie kafkaïenne, où des animaux humanisés dominent les hommes, devenus malingres et presque inutiles. Fable noire, le spectacle questionne l'état de nos démocraties. Empruntant des chemins de traverse, multipliant les effets spéciaux sans jamais céder à la surenchère technologique, Lionel Lingelser et Louis Arene ne cessent de nous entraîner dans leur univers sombre autant que pailleté. Artistes protéiformes et multifacettes, ils renouvellent avec ingéniosité le théâtre de tréteaux. Avant de s'attaquer en 2025 à un véritable monstre, William Shakespeare.

ZYPHER Z

de Louis Arene, Lionel Lingelser et Kevin Keiss, mise en scène de Louis Arene, au Théâtre Public Montreuil du 4 au 12 avril

GLOWNSTRUM

du Munstrum Théâtre, Théâtre Public de Montreuil du 27 au 30 avril

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH

Théâtre Public de Montreuil du 14 au 22 avril

têtu.

14 DÉC. 2022

THÉÂTRE

Anniversaire de la mort de Copi : "Peut-être est-il encore plus subversif aujourd'hui"

Par Aurélien Martinez

Au sein d'une histoire théâtrale très hétérocentrée, l'œuvre du dramaturge, romancier et dessinateur Copi fait figure d'explosion hors norme. Trente-cinq ans après sa mort du sida le 14 décembre 1987, retour sur cette figure iconoclaste de la contre-culture gay française, que certains n'ont pas oubliée.

La Guerre des pédés, L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer, Le Bal des folles, Les Vieilles Putes, Du côté des violés, Sale crise pour les putes... En parcourant rapidement les titres des œuvres de Copi, que ce soit ses pièces de théâtre mais aussi ses romans, ses nouvelles ou encore ses bandes dessinées, un monde interlope, provocateur, saute d'emblée aux yeux, traduisant effrontément ce qui faisait toute la force de l'univers de l'Argentin installé en France. *"Dans les années 1970, peu d'auteurs parlaient de la marginalité sexuelle de manière aussi explicite et décomplexée que Copi"*, résume le metteur en scène Thibaud Croisy, spécialiste reconnu du dramaturge.



Trente-cinq ans après sa mort, la société française a changé mais Copi continue toujours de passionner certains artistes. C'est le cas de Louis Arène, ancien pensionnaire de la Comédie-Française et cofondateur de la compagnie Le Munstrum Théâtre. Lorsqu'il découvre Copi au cours de ses études de théâtre il y a une quinzaine d'années, c'est un choc. *"Il m'a tout de suite fait mourir de rire avec son humour qui explose les normes et les codes du théâtre classique."* En le lisant, il y retrouve autant le drame façon Tchekhov que le rire à la Feydeau ou encore la tension inhérente au cinéma noir américain. *"Il dynamite l'esprit de sérieux et ça m'a fait du bien à moi, jeune étudiant au très respectable conservatoire où l'on étudie beaucoup les grands textes, les grands auteurs ; où l'on apprend à dire le vers, à chercher le tragique en soi. Tout un nouveau monde s'est ouvert !"*

Une dizaine d'années plus tard, il décide de mettre en scène deux Copi en un : *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, autour d'un hallucinant trio planté en Sibérie, et *Les Quatre jumelles*, avec deux binômes de jumelles criminelles. En résulte *40° sous zéro*, aventure à cent à l'heure, véritable machine à jouer pour les interprètes, construite avec force images, dont des costumes de Christian Lacroix. Le succès tant critique que public est fulgurant dès la création en 2019, et se poursuit : le spectacle, dont la vie a été chamboulée par la pandémie, tournera de nouveau dans plusieurs villes de France la saison prochaine, remettant une nouvelle fois en avant la prose déjantée de Copi.

➔ <https://tetu.com/2022/12/14/histoire-theatre-gay-anniversaire-mort-dramaturge-homosexuel-copi-sida-subversif/>

“Théâtral

magazine

L'actualité du théâtre

janvier - février 2022

LA FASCINATION DES MONSTRES

Louis Arene

Les monstres qui sont en nous

Depuis 2012, Louis Arene et son complice de longue date Lionel Lingelser ont placé le monstre et le monstrueux au cœur de leurs explorations. *Zypher Z*, leur dernière création, résume et prolonge la démarche initiée avec la fondation du Munstrum Théâtre il y a dix ans.

Dès leurs premiers spectacles, Louis Arene et ses amis ont senti que le monstre était une porte d'entrée. Grâce à lui, on pouvait accéder à l'humanité profonde, dans toute sa fragilité et dans toute sa cruauté.

Un certain nombre des influences revendiquées par Louis Arene vient du cinéma : David Lynch, David Cronenberg. Mais il s'est nourri également des grands textes de la littérature : *Docteur Jekyll et Mister Hyde*, ou *La Métamorphose* de Kafka. Depuis le début, la fabrication de masques souples et fins (conçus par Louis Arene) lui-même fait partie intégrante de sa démarche artistique.

Cela donne des spectacles intenses, excessifs, où la noirceur peut basculer en comédie et réciproquement, où les frontières entre le bon et le mauvais goût s'estompent, ainsi que les limites entre la grossièreté et l'élégance. Le spectateur voit ses repères bousculés. L'usage des masques, la mise en avant de la dimension plastique en font des spectacles qui ne ressemblent à aucun autre.

Après avoir joué Copi et Marius von Mayenburg (*Le chien, la nuit, et le couteau*) la compagnie franchit un nouveau palier avec *Zypher Z*, son nouveau spectacle, en inventant ses propres mythes. Dans *Zypher Z* affluent des questionnements multiples autour du thème du double monstrueux, mais aussi du rapport à l'animal, du transhumanisme.

Dans *Zypher Z* affluent des questionnements multiples autour du thème du double monstrueux, mais aussi du rapport à l'animal, du transhumanisme.

"Avec Lionel Lingelser et Kevin Keiss, nous avons inventé une société dirigée par des animaux. Les quelques humains qui survivent sont faibles et opprimés. C'est le cas du héros, Zypher Z qui travaille dans un institut de sondages dirigé par une éléphante. Un jour, le suicide de l'un de ses collègues le traumatise et libère

ses pulsions. Cela donne naissance à un double monstrueux, qui est la matérialisation des puissances de l'inconscient".

Ce double est aussi un magnifique support pour des inventions visuelles (avec intervention d'une plasticienne, Carole Allemand). Il y a des masques, mais aussi des marionnettes. Le spectacle s'annonce foisonnant (6 acteurs pour une quarantaine de personnages). Plus encore que dans tous les autres spectacles de la compagnie, le but est de mettre le spectateur face à ses démons : *"Nous voulons, grâce aux monstres qui sont sur scène, évoquer les monstres qui sont en nous".*

Propos recueillis par
Jean-François Mondot

■ *Zypher Z*, une création originale du Munstrum Théâtre, conception et scénario de Louis Arene, Kevin Keiss, Lionel Lingelser. 18-19/01, Châteauvallon - Le Liberté. Du 25 au 29/01, Célestins, à Lyon. Du 3 au 19/02, Monfort, 106 rue Brancion 75015 Paris. Du 1er au 2/03, Le Trident, Cherbourg-en-Cotentin



ZYPHER
Z

Sortir Télérama

Semaine du 4 au 11 avril 2023

Sélection critique par
Thierry Voisin

Munstrum Théâtre – Zypher Z

De Kevin Keiss, mise en scène de Louis Arene. Durée: 2h. Jusqu'au 12 avr., 18h (sam.), 20h (lun., mar.), Théâtre Public de Montreuil – salle Jean-Pierre-Vernant, 10, place Jean-Jaurès, 93 Montreuil, 01 48 70 48 90, theatrepublicmontreuil.com. (8-23€).

TTT Ça commence dans une pissotière et ça finit par un meeting politique. Pour sa nouvelle création, le Munstrum Théâtre, qui ne cesse de nous surprendre (*Le Chien, la nuit et le couteau*; *Clownstrum*; *40° sous zéro*), flirte volontiers avec le trivial et le grotesque dans un insolent conte dystopique et kafkaïen. Zypher est l'employé servile d'un institut de sondage dans un monde dominé par les animaux. Tout se détraque quand l'un de ses collègues se suicide. Zypher donne naissance à Z, son double, plus audacieux, plus charismatique aussi, au point de viser le pouvoir suprême. Les allusions à Orwell et à La Fontaine sont évidentes, avec une satire toutefois plus opulente de la manipulation des masses et du culte de la personnalité. Mais ce qui marque avant tout, c'est l'esthétique radicale de cette comédie à nulle autre pareille et la puissance du jeu des comédiens – renforcée par l'usage d'étonnants masques –, qui ne faiblit pas, jusqu'à une scène finale apocalyptique et drôle.

Voir article page 13

TRANSFUGE

Janvier 2022 / N° 154

Choisissez le camp de la culture

SCÈNE CRITIQUE



© JEAN LOUIS FERNANDEZ

Munstrum de rêve

Le Munstrum théâtre signe un spectacle noir, une gourmandise kafkaïenne follement drôle à voir aux Célestins.

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Dans un monde, où les humanoïdes à tête d'animaux ont pris le pouvoir, où les robots sont devenus des esclaves, Zypher, un des derniers descendants encore vivants du genre humain, tente de ne pas sombrer dans l'oubli. Enfermé dans les toilettes de l'institut de sondage pour lequel il travaille, il cherche à canaliser ses faibles forces, rassembler son courage pour exposer à la grande patronne, une éléphant irascible, une autre manière plus partielle d'interpréter les chiffres, et donc d'écouter le peuple. Autant dire qu'il a peu de chance d'être entendu.

Un jour, tout bascule. Le suicide d'un de ses congénères précipite cet homme malingre, presque invisible, dans une autre réalité. Une Ève au masculin, un double de lui-même, s'extirpe de ses entrailles. Lumineux, ce frère, cet autre Zypher, dit Zypher Z pour ne pas être confondu, fait tout ce que, lui, n'a jamais osé faire. Mauvais génie, ange sauveur, ce nouvel être, réel ou fantasmé, offre à notre petit bonhomme une chance de réinventer le monde, de défier les règles et surtout de flirter avec les frontières

de l'irrationnel.

Le duo Louis Arene et Lionel Lingelser nous a habitué à bien des folies, troublant de réalisme. Avec cette création imaginaire, il monte d'un cran avec ce conte d'anticipation où se conjugue merveilleusement une comédie noire à la Mel Brooks aux œuvres plus sombres et inquiétantes d'un Kafka contemporain. Univers dystopique délirant, folie fantasmagorique, les deux artistes, toujours aussi inventifs, invitent le spectateur à plonger dans une dimension horrifique, jouissive jusqu'à l'excès.

Entouré d'une troupe de choc – l'épatante Sophie Botte, l'inénarrable Delphine Cottu, le détonnant Alexandre Éthève et le petit nouveau, Erwan Tarlet – et accompagné à la dramaturgie par Kevin Keiss, le Munstrum théâtre s'autorise des outrances pour dénoncer à sa manière, si espiègle, si lucide, les travers de nos sociétés consuméristes. Face à la peur de l'autre, au repli sur soi, Louis Arene et Lionel Lingelser, nourris autant à Muriel Robin qu'à Marguerite Duras, signent un spectacle exigeant, lumineux et inclassable.

ZYPHER Z

Munstrum théâtre,
Conception Kevin Keiss,
Louis Arene et
Lionel Lingelser.
Les Célestins,
Théâtre de Lyon,
du 25 au 29 janvier et
tourné.

Libération

CULTURE

Le Munstrum Théâtre imagine une dystopie virtuose, où la société se déchire entre derniers humains et animaux anthropomorphes.

Au plus bas de l'échelle sociale : la dame pipi, robot corvéable à merci. Second écheloni : l'humain en burn-out, croquevillé sur la cuvette des WC. Et en haut de la pyramide : les animaux anthropomorphes, qui maltraitent les autres espèces jusqu'aux pissotières. *Zypher Z*, pièce de science-fiction du Munstrum Théâtre, fondé en 2012 par Lionel Lingelsèr et Louis Arene, débute dans les toilettes d'un grand institut de sondage, aux allures de club BDSM. Dans ce lieu symbolique, où la statistique se mêle à l'art de la domination, s'illustre à grands traits la hiérarchie d'une entreprise kafkaïenne, devenue métaphore du monde. S'y débat Zypher, un des derniers humains. Une nuit, harassé par des tâches bureaucratiques, il fait naître dans son épuisement un double maléfique, qui séduira sa patronne éléphante, avant de prendre le pouvoir de la maison.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

«Zypher Z», zoo zarb

Le récit s'emballe et déploie, tous azimuts, une multitude de références cinématographiques (*la Mouche*, *Alien*, *Matrix*...) et de thèmes sociétaux : la domination interespèces comme parabole du racisme en premier, quand le jumeau immoral de Zypher se transforme en Trump local. Mais le scénario ne rentre pas en profondeur dans la satire politique. Et ne prend pas non plus la tan-

gente du grand n'importe quoi, restant sagement au seuil d'une odyssée faite d'événements surprenants et illogiques. Mais il est si rare au théâtre d'assister à une dystopie spectaculaire que *Zypher Z* vaut vraiment le détour. Déjà pour ses jeux de lumières, effets spéciaux artisanaux et changements de décor qui s'enchaînent dans une mise en scène précise, ne laissant presque

jamais deviner ses artifices. On joue sur scène comme on projette des images au cinéma. Les PROJOS font caméra, passant d'une scène à l'autre dans d'impressionnants mouvements de travelling. Au-delà de cette virtuosité, on est impressionné par les masques, que portent tous les acteurs. Au plus près de l'épiderme, procédé déjà utilisé dans *40° sous zéro*, cette seconde peau accroît la vul-

néralité des visages. Les hommes apparaissent comme les survivants d'une espèce dégénérante. Les masques d'animaux façonnent, eux, des êtres hybrides qui se comportent comme des humains mais gardent des caractéristiques de leur animalité, ce qui donne des scènes comiques où le chien détective se voit déconcentré par une balle qu'on lui envoie au loin, où un phacochère déguste des limaces dans l'ascenseur, dérangeant une consœur chatte aux goûts délicats.

Quand elle est plus expérimentale, la scénographie débouche sur des visions puissantes. Dans un décor organique et gluant, Zypher tente de remettre son double à l'intérieur de son corps. On assiste alors à une mitose inversée. Débarrassée de ses oripeaux, la pièce nous fait entrevoir quelque chose du désespoir. Celui d'une humanité qui n'a comme unique porte de sortie que de repartir à zéro : revenir à la première cellule mère pour tout recommencer.

ANNABELLE MARTELLA

MUNSTRUM THÉÂTRE ZYPHER Z
Du 15 au 19 mars à Angers,
les 25 et 26 mars à Châtillon,
et du 4 au 6 mai à Reims.

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité

l'Humanité
LUNDI 7 MARS 2022

CULTURE & SAVOIRS



Avec *Zypher Z.*, six comédiens affublés d'étonnantes masques et costumes, se partagent près de 40 rôles.

ZYPHER Z., LES ANIMAUX PRENNENT LES COMMANDES

Dans ce transport dans le futur, il est encore question d'animaux. Lesquels ont tout simplement pris les commandes sur la Terre, alors que les humains ne sont plus qu'une espèce en voie de disparition, au mieux des serveurs sans envergure. Kevin Keiss et Louis Arene ont écrit ce conte très drôle autant qu'effrayant pendant le premier confinement, période propice aux idées noires.

Zypher (prononcer Zaïfeur) est le nom de l'obscur employé humain d'une puissante société de sondages, dirigée par une éléphant. Des bestioles portant cravate et costume peuplent ce nouvel univers, partagé avec des robots. Tant et si bien que l'on ne sait plus bien, en fait, qui d'eux possède le pouvoir. Et c'est une volonté des auteurs malicieux que de brouiller les pistes. Voilà que l'humble et effacé *Zypher* découvre le suicide d'un de ses semblables, puis qu'un jumeau, sorte de double, tente de ravir sa place dans la reconquête d'un peu de reconnaissance, de nouvelle ascension sociale. Six comédiens (Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Alexandre Éthève, Lionel Lingelser, Erwan Tarlet, avec la voix de Judith Chemla) se partagent près de 40 rôles. Tous portent des masques extraordinaires, conçus par Louis Arene, Louise Digard, Carole Allemand. Quant aux costumes, éga-

lement remarquables, ils sont dus à Colombe Lauriot Prévost, assistée d'Éloïse Pons ; avec les marionnettes de Carole Allemand, Louise Digard et Sébastien Puech.

« *Nous vivons des temps extraordinaires où l'humanité contemple sa possible fin prochaine dans une sorte de torpeur cataleptique* », pointe Louis Arène, assisté de Maëli Le Bricon pour la mise en scène.

Cet objet inédit s'inscrit cependant dans

FESTIVAL Coup d'envoi de la 22^e édition qui propose des créations où la folie le dispute à l'effroi. Et une nuit entière pour rendre vivants des objets inanimés.

la lignée des précédentes réalisations du Munstrum, comme *le Chien*, *la Nuit et le Couteau*, de Marius von Mayenburg en 2016, ou *40° sous zéro*, d'après Copi, en 2019. La compagnie, basée dans la région de Mulhouse depuis sa création en 2012, ne cesse de surprendre, en s'emparant de styles multiples. Ici, le final est un époustouflant exercice de haute voltige, pendant que sur la scène s'abat une sorte de pluie épaisse, grasse et gluante qui progressivement enduit les corps rampant les uns sur les autres, comme dans une dernière agonie. ■

GÉRALD ROSSI



LE MONFORT / CONCEPTION
LOUIS ARENE, LIONEL
LINGELSER ET KEVIN KEISS /
TEXTE KEVIN KEISS ET LOUIS
ARENE / MISE EN SCÈNE LOUIS
ARENE

Le Munstrum Théâtre fait théâtre de ses angoisses sur notre monde en créant un spectacle total d'une grande beauté. Une dystopie animalière entre cruauté et drôlerie qui ravive notre besoin d'inventer le futur.

Singulier, troublant, puissant : le travail du bien-nommé Munstrum Théâtre co-fondé en 2012 par Louis Arene et Lionel Lingelser ne peut laisser indifférent. S'il interpelle aussi profondément, c'est sans doute parce que les formes originales que crée la compagnie bousculent et le cœur et l'esprit, ouvrent des ébauches de sens, font naître des émotions poignantes. En pleine conscience de la violence de notre monde, des menaces qui l'abîment et abîment notre humanité, les créateurs du Munstrum font théâtre de leurs inquiétudes avec une époustouflante maestria et une inventivité... débordante. Artistes à part entière, par chaque pore de leur peau, ils se tiennent à cet endroit paradoxal qui mêle cruauté et grotesque, dévastation et drôlerie, pour dire à la fois la tristesse de notre condition et la jubilation d'un art théâtral totalement débridé. Après notamment la mise en scène du texte *Le Chien, la Nuit et le Couteau* de Marius von Mayenburg (2016) puis l'adaptation de deux pièces de Copi intitulée *40 ° Sous zéro* (2019), le Munstrum passe un cap en proposant un spectacle total dont ils signent aussi la partition textuelle, écrite par Louis Arene et Kevin Keiss, dramaturge des deux dernières créations de la compagnie. Vont-ils alors se laisser dépasser par leur folle extravagance ? Vont-ils au contraire se laisser coincer par une lourdeur démonstrative qui aborderait frontalement les préoccupations du moment ? Ni l'un ni l'autre. Ils maîtrisent. Ils évitent les facilités et les surplombs.

Gardons le sourire mes petits écrous !

Si on peut penser que quelques scènes pourraient être resserrées, l'ensemble impressionne. Nous sommes dans un monde où les animaux gouvernent et où les quelques humains survivants sont de fragiles employés, parfois conduits au suicide. L'un d'eux, Zypher, soudain saisi de fulgurantes douleurs à l'épaule, accouche d'un double qui chamboule l'ordre établi, s'attaquant même en pleine période électorale à l'éléphante Églantine qui dirige de main de fer un puissant institut de sondages. Au sein de cette dystopie animalière, les robots et leurs diverses fonctionnalités font aussi partie du décor, et parfois flippent de leur immortalité. « *Gardons le sourire mes petits écrous !* » clament-ils pourtant. Une efficace scénographie de Mathieu Lorry Dupuy, de rayonnantes lumières de Jérémie Papin, des masques saisissants créés par Carole Allemand avec Louis Arene et d'étonnants costumes de Colombe Lauriot Prévost contribuent à la réussite d'un spectacle où les corps se transforment et racontent des tourments oniriques qui renvoient au réel. Au fil de scènes d'une beauté frappante, les corps disent les surgissements du désir et de l'inconscient, la persistance du conflit chez l'homme qui dès qu'il a été livré à son libre-arbitre a tué son frère, l'échec d'une humanité engluée dans son impuissance et sa soif de pouvoir. Mais ce n'est pas là tout ce qui est dit, car le Munstrum aime à rapprocher les contraires, à embrasser le multiple, à rire malgré la catastrophe. Comme le symbolisent le sublime rideau de théâtre qui enveloppe l'action, et quelques piquantes citations de Brel à Godard, l'art affirme ici pleinement son vif éclat et sa joyeuse distance. Le contraste est d'autant plus saisissant lorsque la cage de scène se dénude, et que l'homme l'habite de courses éperdues, tristement solitaires. Que de richesse dans ce foisonnant spectacle ! Saluons les six exceptionnels athlètes de cette fable plastique qui rassemblent des dizaines de protagonistes : Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Alexandre Éthève, Lionel Lingelser et Erwan Tarlet, nouveau venu circassien. Si le nom de *Zypher Z* évoque un mutant, il pose aussi l'enjeu essentiel : comment s'y faire ? Comment s'adapter aux dangers du monde, en laissant place à l'audace de l'imagination et à la douceur de la cohésion...

Agnès Santi

40
DEGRÉS
SOUS
ZÉRO



8 MARS 2019

Direction La Filature à Mulhouse où vient d'être créé *40° sous zéro*, un collage de deux pièces de Copi, trente ans après la mort du dessinateur et dramaturge argentin.

Le Munstrum Théâtre s'empare de l'univers de Copi et sème le chaos sur scène.

Le Munstrum Théâtre a placé son spectacle sur une planète futuriste. On y retrouve les drag-queens chères à Copi et son théâtre n'a rien perdu de sa saveur dans la mise en scène Louis Arene.

ITW Louis Arene

Ce qui fait la singularité du Munstrum Théâtre est son travail sur le masque, qui est comme une seconde peau pour les comédiens dont Lionel Lingelser, un des fondateurs de la compagnie.

ITW Lionel Lingelser

Christian Lacroix fait partie de cette aventure. Il a pu mettre son imagination débordante au service de ce spectacle en créant des costumes délirants pour ces personnages lunaires et extravagants.

La musique du spectacle est signée Jean Thevenin, alias Jaune, qui fait partie de la playlist de France Inter.

40° sous zéro du Munstrum Théâtre : ce soir à La Filature de Mulhouse puis en tournée dans différents festivals dont le off d'Avignon cet été.

Stéphane Capron

Podcast

www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-19h/le-journal-de-19h-08-mars-2019

40° sous zéro

(Avec le trans, va, tout s'en va)

DÉJANTÉ, le monde de Copi, dramaturge et dessinateur satirique argentin, Parisien d'adoption, figure provoc des années 70-80, militant du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), mort du sida en 1987, à 48 ans ? Plus encore lorsque le jeune Louis Arene et sa compagnie Munstrum Théâtre s'emparent de deux pièces complètement tordues de l'auteur, « L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer » et « Les Quatre Jumelles ». Résultat : une farce postapocalyptique, portée par sept comédiens épatants.

Voyez un peu leur dégaine bizarroïde : les têtes sont chauves, parfois même allongées au moyen de prothèses, les corps acquièrent des proportions étranges, les costumes de récup (Christian Lacroix) sont flanqués de coiffes en boules de Noël ou en enjoliveurs de bagnole.

La folie de Copi, la voilà, avec sa surdose de trash, de loufoquerie, d'exubérance. Et pas seulement sexuelle. La première pièce a un titre trompeur. Ici, rien sur la difficulté d'être homo. Les personnages sont plutôt d'un autre genre, où l'on change de sexe comme on respire.

Si la première partie du spectacle, avec ses immenses rideaux gris et son coin cuisine pourri, baigne dans une atmosphère carcérale, la seconde, avec sa déco de palais clinquante et ses costumes japonais et élisabéthains, verse dans le baroque et le kitsch.

Dans l'une, une mère et sa

filles ont été déportées en Sibérie parce qu'elles sont transsexuelles. Dans l'autre, quatre sœurs jumelles s'engagent dans une lutte à mort sans cesse recommencée pour des lingots d'or et de la drogue. C'est la commedia dell'arte chez les *queers*.

Points communs entre les pièces ? La lutte pour la survie, la dissolution de l'identité, l'effondrement du sens. Et des personnages bien barjots. La

mère et la fille sont obsédées, perverses, incestueuses, cannibales. Les jumelles, junkies et assassines. Et tout ce beau monde passe du vaudevillesque au gore, au scato, au pathétique ou à l'absurde en un clin d'œil.

Durant 1 h 40, le spectateur en prend plein les yeux. Il sort de là épuisé. A ces deux pièces, Arene et le Munstrum Théâtre injectent leur folie à eux, leurs références, leur ges-

tuelle, et quelques pauses musicales. Histoire de souffler un peu. Il y a notamment « Le Paradis blanc » dans une version déglinguée, avec voix éraillée et lasers verts rétro-futuristes.

Bref, on l'a compris, ce spectacle est d'une émouvante sobriété.

Mathieu Perez

● Au Monfort, à Paris. Puis en tournée.

Le Canard enchaîné

- mercredi 27 novembre 2019 -

Le Journal du Dimanche

DIMANCHE 7 JUILLET 2019

Plaisirs Théâtre

MONSTRES EN COMPAGNIE

COUP DE CŒUR Ex-pensionnaire du Français, Louis Arene joue et met en scène deux pièces de Copi avec le coup de main amical de Christian Lacroix aux costumes

Envoyé spécial
Avignon (Vaucluse)

Inséparables dans la vie comme dans le travail, Louis Arene et Lionel Lingelser ont créé en 2012, alors qu'ils venaient de finir leurs études au Conservatoire, leur propre compagnie à Mulhouse, Le Munstrum Théâtre qui, comme son nom l'indique, aime les monstres... et nous les fait aimer aussi ! Avignon les a ainsi remarqués en 2017 avec *Le Chien, la Nuit et le Couteau*, une pièce de Marius von Mayenburg dont ils avaient brillamment mis en scène l'effroi et l'étrangeté au théâtre de la Manufacture. Leur singularité : ils travaillent en troupe avec des masques pour seconde peau dans une atmosphère de performance réjouissante et tout sauf réaliste. Un parti pris esthétique appréciable, pas si commun quand, en France, la mode du théâtre naturaliste ou documentaire persiste.

Les deux compères sont de retour à Avignon avec leur génial barnum d'artifices surprenants, des masques difformes mais aussi des perruques invraisemblables. Sans oublier des costumes aussi baroques qu'hystériques, créés pour l'occasion avec Christian Lacroix, que Louis Arene a connu alors qu'il était pensionnaire de la Comédie-Française. « *Je n'ai pas*



Perruques invraisemblables et costumes baroques de Christian Lacroix dans « 40° sous zéro ». MAELISS LE BRICON

inventé grand-chose, dit le couturier arlésien, j'ai simplement concrétisé ses fantasmes. » Sous le titre *40° sous zéro*, Arene et Lingelser ont réuni deux fameuses pièces écrites par l'Argentin Copi au début des années 1970 : *L'Homosexuel* ou *la Difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*.

Copi oblige, la tonalité est nettement plus grotesque en plus d'être burlesque. Deux heures durant, le

spectateur fait ainsi connaissance avec la jeune Irina, une désirable abruti qui baise avec tout le monde plutôt que de travailler son piano, ce qui a le don de mettre sa mère transgenre en pétard. Puis on découvre les tempéraments diaboliques de quatre sœurs, jumelles et junkies, qui s'entre-tuent et qui ressuscitent inlassablement...

D'une démesure savoureuse, le spectacle est situé en Sibérie, loin

de tout dans un univers de cabaret postapocalyptique extrêmement bien senti et reconstitué. « *Ce sont deux pièces qui ont en commun un décor frigorifique*, précise Louis Arene, *une ambiance carcérale suffocante qui empêche les personnages de quitter la scène, du moins qui les y ramène implacablement.* »

Génial illustrateur de presse, inégalable auteur de théâtre subversif, Copi est connu pour avoir inventé à

tout-va des personnages de drogués, de terroristes et autres tarés prêts à tout faire sauter. En France, depuis la mort du sida en 1987 de cet inclassable auteur, exilé d'Argentine au temps de la dictature, son œuvre inspire souvent des spectacles déjantés et furieusement queer.

Au bord de la transe

Sans s'interdire une extravagante couleur gay indissociable de Copi, Arene a voulu aller encore plus loin. « *Vers la poétique et le mystère d'une écriture universelle qui a souvent été occultée par sa propre subversion*, explique-t-il. *Alors qu'elle part avant tout d'une douleur, causée par la domination et la violence psychologique de la dictature. Cela nous ramène à des préoccupations plus actuelles. Copi n'est pas que bouffon.* »

Poussant à fond son plaisir primaire de jouer au bord de la transe et de créer des artifices à la pelle, de faire surgir les masques monstrueux et les corps détonnants de folles à lier, le Copi « deux en un » d'Arene parvient ainsi à une forme de sublime. Une sorte de théâtre total qui, bien au-delà du comique et du drame, fait résonner avec force un propos essentiel sur nos équilibres fragiles, sur les excès de notre époque, qu'ils soient salutaires ou funestes, joyeux ou tragiques. Remarquable. ●

ALEXIS CAMPION

Avignon Off jusqu'au 25 juillet à 21 h 35 à la Manufacture/Patinoire. À Paris du 20 au 30 novembre au Monfort Théâtre.

À lire sur lejdd.fr CHRISTIAN LACROIX : « TOUJOURS AVIDE D'EXPERIENCES »

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Ils brisent joyeusement la glace et tous les miroirs aussi

Avec 40° sous zéro, Louis Arene et ses comédiens s'emparent, dans un formidable tourbillon d'inventions et de bonne humeur grinçante, de deux pièces de Copi qu'ils actualisent à leur sauce explosive.

Mulhouse (Haut-Rhin),
envoyé spécial

D'abord un chien, ventre à terre, qui traverse le plateau. D'abord ou presque. Difficile à dire tellement le début est foisonnant, explosant, déjanté. La suite, c'est pareil. Le chien donc, d'un joli roux doré, fait le chien. On y croit. Dehors, c'est la nuit, au moins le froid. La Sibérie. D'où le titre de 40° sous zéro. Pour cette nouvelle création, vue le soir de la première, quand les plâtres du décor sont encore bien frais, le théâtre Munstrum, animé par Louis Arene et Lionel Lingelser, a voulu revisiter deux pièces de Copi, l'*Homosexuel* ou la difficulté de s'exprimer et les *Quatre Jumeaux* qui sont « les plus abstraites de l'auteur », note Arene, qui signe aussi la mise en scène. En 2017 (repris en janvier dernier à Paris), on avait pu découvrir à Avignon son jubilaire bien assaisonné et inquiétant le *Chien*, la *Nuit* et le *Couteau*, de Marius Von Mayenburg.

Pour lui, « la distance qui nous sépare des années 1970 dispense de faire des revendications homosexuelles un enjeu dramaturgique principal (car) la figure de la folie qui a longtemps symbolisé le théâtre de Copi n'est plus aujourd'hui pertinente ». C'est pour cela que les personnages ici ne sont plus enfermés dans un sexe. Les uns et les autres ont subi, volontairement ou pas, des mutations et des mutilations. Sous les jupes se cachent des mystères, les talons hauts, les baskets, les chaussures de ski ou de patinage sur glace sont d'ailleurs unisexes.

Christian Lacroix a imaginé un vestiaire fantastique et fabuleux

Les costumes aussi peuvent être trompeurs. Celui du chien, par exemple, est fait de plusieurs dizaines de perruques jointes les unes aux autres. Pour les autres comédiens, c'est Christian Lacroix qui s'est mis à l'ouvrage. Puisant son inspiration dans un futur inconnu, au Japon, dans la mode doudounesque des pays montagneux, dans l'Angleterre élisabéthaine..., il a imaginé un vestiaire fantastique et fabuleux. Les comédiens étant affublés en plus, et selon les moments, de prothèses diverses, les faisant



Le visage recouvert d'un masque fin, les comédiens ne sont pas beaux, mais inquiétants. Surnaturels. Et drôles. L'Alsace/D. Szuster

apparaître obèses ou difformes.

À noter aussi la dramaturgie de Kevin Keiss, les lumières de François Menou et la création sonore de Jean Thévenin.

Dans une ambiance qui frise les coulisses d'un grand-guignol sanguinolent et jubilatoire, la troupe se donne à fond, et plus encore. Outre Louis Arene et Lionel Lingelser, déjà cités, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Éthève et François Praud sont simplement formidables. Qu'ils chantent des « classiques » revisités de Polnareff, Radiohead, Michel Berger, qu'ils meurent et ressuscitent dans une transe aux parfums de mouvement perpétuel, qu'ils se découpent en tranches sur la table de la cuisine, qu'ils discutent sur la co-

LIONEL LINGELSER ET LOUIS ARENE, FORMÉS AU CONSERVATOIRE NATIONAL SUPÉRIEUR DE PARIS, ONT CRÉÉ LE MUNSTRUM THÉÂTRE EN 2012, EN ALSACE.

pulation ou évoquent leurs rêves d'amour, ils ont cette force d'aimantation qui fait qu'on ne les quitte jamais un instant, et que l'on s'en sépare à regret à la toute fin.

Et pourtant, le visage recouvert d'un masque fin, comme une seconde peau, ils ne sont pas beaux, mais inquiétants. Surnaturels. Et drôles. Fidèles à l'humour naturel de Copi, qui, on le sait, parvint, tout en se sachant condamné par le sida, à écrire *Une visite inopportune*, sa pièce vraisemblablement la plus humoristique et autobiographique, retraçant les derniers moments d'un séropositif excentrique.

« Les personnages de Copi sont fous, grossiers, meurtriers, désespérés et débiles parce qu'ils sont les enfants perdus d'une société

violente et injuste », dit encore Arene, pour qui « le rire tient tête au cynisme des dominants et à la rationalité qui vide notre quotidien de la poésie. Pour moi, ce rire est politique. Ce rire est révolutionnaire ».

Contraints à vivre dans des régions glaciales, dans des conditions insupportables, les héros shootés et déjantés de ces aventures explosent les miroirs des barrières du formaté, du genre défini, des bonnes manières, dans une société manifestement moisie par tous ses bouts. Sans le dire, ils revendiquent avec une passion peu commune le droit de vivre autrement. Dans un monde qui n'existe pas, ou pas encore... ■

GÉRALD ROSSI

Les 5 et 6 avril à Rennes (Mythos Festival), du 5 au 26 juillet au Festival off d'Avignon (La Manufacture/Patinoire). Du 20 au 30 novembre au Montfort, à Paris...

L'hymne à la joie

Le **Munstrum Théâtre** unit en un même show fantasmagorique, *40° sous zéro*, deux pièces de Copi - *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* et *Les quatre Jumelles*. Burlesque et trash ! **PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE**

40°C SOUS ZÉRO

d'après
L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer et *Les quatre jumelles* de Copi, mise en scène de Louis Arene, du 20 au 30 novembre au Monfort théâtre, Paris

Is avancent masqués. Les comédiens s'effacent derrière leurs extravagants personnages. Prothèses modifiant leurs silhouettes, latex cachant leurs traits, ils nous invitent à plonger dans un univers bien étrange qui entremêle ingénieusement le regard grinçant de Copi sur l'hypocrisie et la bien-pensance du monde et la vision burlesque, humaniste et joyeuse du Munstrum théâtre, une jeune compagnie créée en 2012 par le duo Louis Arene / Lionel Lingelser. Faisant feu de tout bois, utilisant les artifices du théâtre comme matière première, la troupe dépasse la simple relecture pour offrir une seconde vie aux pièces du dramaturge argentin, leur donner un souffle nouveau, follement déjanté.

Envahissant l'espace, recréant un monde imaginaire, volontairement intemporel, le Munstrum théâtre décroïsonne Copi pour mieux s'en approprier les revendications-liberté d'aimer, de vivre, d'être qui l'on veut, homme ou femme sans se soucier de l'état civil -, les faire résonner dans nos sociétés occidentales actuelles.

Dans une ambiance grand-guignolesque, souhaitée, revendiquée, les situations loufoques se suivent à un rythme effréné, emportant dans leur sillage vertigineux, le public médusé par

autant d'outrance. Pour notre plus grand et malin plaisir, rien ne nous est épargné, des inquiétantes créatures qui déambulent sur le plateau, prêtes à dévorer tout ce qui leur tombe sous la main, des êtres de chair, à la diva, silhouette imposante, grandiose, chantant a cappella *Girls just want to have fun* de Cyndi Lauper, en passant par des personnages transgenres à la sexualité exacerbée, des sœurs jumelles prêtes à s'entretuer pour le jeu.

Dirigeant avec précision ses excellents comédiens - Lionel Lingelser, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Ethève, François Praud et lui-même -, exacerbant à l'excès les paroles de Copi, traquant dans ses mots son amour pour le théâtre, pour la liberté, pour les opprimés, Louis Arene fait jaillir, tout comme l'hémoglobine rouge fluo des corps transformés, voués à la vindicte populaire, des moments bouleversants de vérité, des étincelles d'allégresse au cœur de la noirceur. Suivant la ligne transgressive de son aîné jusque dans les costumes destroy conçus par Christian Lacroix, et les perruques insolites de Véronique Soulier-Nguyen, il fait de ces deux œuvres emblématiques du dramaturge argentin, des hymnes cauchemardesques, furieux, à la joie, à l'amour, à la vie...



Christian Lacroix signe des costumes au festival d'Avignon : "Je suis toujours avide d'expériences"

Parmi les pièces à ne pas manquer lors du Off du festival d'Avignon 2019 se trouve *40° sous zéro*, une pièce montée par le Munstrum Théâtre qui mêle deux textes de l'auteur argentin Copi, *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*. Habitué à collaborer avec des metteurs en scène, Christian Lacroix en a signé les costumes. Le célèbre couturier raconte au Journal du Dimanche son admiration pour l'oeuvre de Copi et détaille sa collaboration avec la petite compagnie alsacienne du Munstrum Théâtre, venue de Mulhouse.

Comment en êtes vous venus à créer les costumes de *40° sous zéro*? Comment avez-vous connu Louis Arène et son univers théâtral ?

J'ai sympathisé avec Louis Arène lors de mes nombreuses collaborations au Français avec Denis Podalydès ou Eric Ruf. Pour *Lucrèce Borgia*, créée à Richelieu en 2014, Denis m'avait fait découvrir le travail de masque de Louis en dehors de son métier d'acteur. J'avais alors été très impressionné car la technique de Louis part d'une matière qui imite vraiment la peau. Elle permet de prolonger, brouiller, transformer les visages des acteurs rapidement. Cet effet prodigieux, indicible, crée d'emblée le malaise (dans *Lucrèce*) ou le grotesque (dans *40° sous zéro*) tout en restant onirique, poétique, esthétique. Rien de gore. Entre temps, Louis m'a proposé de voir mieux encore son travail dans son précédent spectacle, *Le Chien, la Nuit et le Couteau*, qui m'a sidéré et conquis. Nous nous étions promis de collaborer un jour. Ce jour est venu avec Copi mais je m'adapte toujours quand j'ai envie de faire un spectacle. Il se trouve que Louis et Lionel ont l'habitude de travailler avec leur géniale costumière Karelle Durand, qui a créé l'osmose de ce spectacle. Moi, je n'ai pas inventé grand chose,

simplement concrétisé les fantasmes que Louis avait en tête à partir des documents que nous échangeons, passant de l'Angleterre élizabéthaine au Japon, des performances de transformistes à l'art contemporain etc.

Qu'est-ce que vous appréciez dans la démarche et dans l'univers de Louis Arène avec la troupe du Munstrum Théâtre ?

J'aime sa façon d'avancer, aventureuse et courageuse. Il a une part d'enfance et pour lui rien n'est impossible, il poursuit son univers jusqu'à le capter et le partager. Son, lumière, espace, couleur, musique, il affirme une voie et une voix bien à lui, entre rire énorme et subtilité fragile, une certaine élégance au delà du grotesque. A l'origine un monstre est quelque chose de surprenant que l'on montre et fait admirer. Et je suis très sensible à ces contrées où l'absurde confine au réel et à la poésie, où mauvais et bon goût n'ont plus de sens mais deviennent un langage esthétique au delà des normes et des codes. C'est ce bijou vibrionnant, à la fois fulgurant et précieux, que Louis possède en lui, des profondeurs en clair-obscur où se côtoient le feu et les abysses, les anges et les démons mêlés, intriqués, l'éclat du rire sinistre et les larmes d'émotion, avec beauté toujours...

«Ce qui fait la vraie différence, c'est la personnalité du metteur en scène et de ses acteurs, l'ambiance des lieux et de la pièce elle-même»

Qu'est-ce qui vous touche dans le théâtre de Copi et dans l'approche futuriste qu'en fait Louis Arène ?

Je suis d'une génération qui a connu Copi lui-même sur scène. Je me souviens de la créations des *Quatre Jumelles* par Jorge Lavelli au Palace durant le Festival d'Automne 1973. Je venais d'arriver à Paris et c'est à cette pièce que j'ai invité pour la première fois celle qui allait devenir ma femme! Ce souvenir a joué mais, avant tout, j'ai été touché par la manière dont Louis m'a dit approcher l'oeuvre de Copi, loin des sempiternelles représentations drag-queen qui noient le propos. Copi est inclassable. Il fait partie de cette mouvance argentine qui a marqué si fort la scène parisienne avec de jeunes réfugiés homosexuels mais pas que... Avec, aussi, un autre monde à faire partager, une autre culture, une autre manière d'imaginer et projeter l'époque. A la même période les Chiliens sont arrivés fuyant Pinochet. Toutes ces vagues de résistance politique, intellectuelle, philosophique, culturelle sont venues grossir les rangs du théâtre de rue. Ils ont fait avancer les choses, ils ont initié une autre civilisation, baroque et post-surréaliste avec le camp et le queer si galvaudés aujourd'hui. Je ne sais pas si vous connaissez la série *Pose*, qui retrace ce genre de mouvement dans le contexte noir américain des USA dans les années 80 et 90. Aujourd'hui, il faut porter la parole et perpétuer la flamme de ce type d'élan, car il est dramatiquement menacé dans un monde chaque jour plus réactionnaire et plus populiste sur les traces des Trump and co. Après, Copi ne saurait être réduit à l'homosexualité non plus. C'est une langue, une attitude, un monde pour lequel je ne connais pas d'adjectif convenable, disons qu'il est entre Ionesco et Grand Guignol, Py et Jarry. Mais il est inutile de chercher des comparaisons, c'est Copi ! Les générations nouvelles ne savent plus qui il était. Il fallait donc trouver une langue, un décor, une gestuelle qui ne singe pas la sienne mais qui exalte l'intemporalité de son monde. Ce sont des mots, des impulsions, des visions qui parlent aujourd'hui comme ils parlaient alors. Au fond il est inutile d'imiter son accent latino ou son phrasé, qui pourtant était pour beaucoup dans l'impact de ses spectacles. Et ça, Louis a su le faire.

Comment vous y êtes vous pris pour mettre en œuvre cette collaboration avec Louis Arène et inventer ces costumes de grand froid, vous qui êtes plutôt abonné aux grandes productions du Français ?

Chaque production est différente en fonction des budgets mais ce n'est pas le plus important. A partir de fripes et de récupération, on fait des choses formidables et j'adore cela. Ce qui fait la vraie différence, c'est la personnalité du metteur en scène et de ses acteurs, l'ambiance des lieux et de la pièce elle-même. Pour *40° sous zéro*, il y a des parkas et des vêtements vintage, mais aussi des costumes coupés à partir de maquettes et



Le couturier Christian Lacroix. (Sipa)

de silhouettes réalisées en perruques de récupération, en fausses fourrures, des kimonos retailés en costumes XVIIe siècle et recouverts de plastique pour le sang... A cela s'ajoutent les masques créés par Louis et les coiffes fantastiques de Véronique Soulier-Nguyen.

Que pensez-vous de la programmation 2019 du festival d'Avignon ?

Pour être honnête je suis le nez dans le guidon ces jours-ci, je n'ai pas trop regardé! Après le Copi, j'ai créé les costumes du *Postillon de Longjumeau* pour Michel Fau à Favart, puis ceux de *La Vie de Galilée* pour Eric Ruf au Français... Et là, je viens de commencer ceux des *Noces de Figaro* pour James Gray au Théâtre des Champs-Élysées... De toutes les façons, au théâtre, je cherche à être étonné et à voir ce que je n'ai jamais vu auparavant. Je suis toujours avide d'expériences nouvelles. J'aime l'univers d'Olivier Py, alors promis, je vais très bientôt me pencher sur sa programmation. Il est temps !

Alexis Campion

LE MARIAGE FORCÉ

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

INTERLOQUÉS

79



Mise en scène audacieuse, réflexions sur le genre... **LE MARIAGE FORCÉ** de Molière se fait apocalypse joyeuse.

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Est-ce théâtre, performance, cirque ou farce métaphysique que cette « comédie-mascarade » de Molière (1664) naviguant soudain entre Genet et Beckett ? Dans cette boîte bricolée de planches blanches – prison ou asile ? –, instable avec son sol incliné, s'agite dès le début du *Mariage forcé* une drôle de créature habillée comme un homme, mais qu'on réalise bientôt être jouée par une femme. Elle porte sur le visage un masque fin, couleur chair, qui recouvre et modèle son crâne telle une sculpture digne d'un personnage de science-fiction. C'est Sganarelle, ce riche bourgeois d'âge trop mûr désireux de prendre femme, qu'incarne donc Julie Sicard avec une énergie bientôt désespérée. Lorsque commence l'hallucinant spectacle cauchemar orchestré par Louis Arene, il porte encore une poussiéreuse per ruque, mélange tout ensemble de l'Arnolphe de *L'École des femmes* et de l'Harpagon de *L'Avare*. Sganarelle a prévu de se marier le soir même avec une trop jeune Dorimène, mais saisi de doutes, il consulte ami, philosophes et bohémiennes. Qui se défilent, ergotent sans fin ou se moquent. Jusqu'à ce qu'il surprenne lui-même sa promise en train de planifier son prochain adultère. Hélas, impossible d'annuler la noce : désargentée, la belle-famille menace d'horribles vengeances. Tel est ainsi pris celui qui croyait s'attacher un tendron pour couler des jours douille au milieu d'une progéniture aux ordres. D'autant que derrière son masque, et ses atours féminins, le tendron est l'insensé et très viril Christian Hecq.

Louis Arene fait table rase de la fable. Comme y incite le prophétique Molière... Reprenant à la lettre une phrase du philosophe Pancrace dans la pièce – « Ah ! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui ! » – et l'apologie de l'incertitude qu'y fait Marphurius, l'autre penseur de la farce, le fondateur de la compagnie Munstrum (2012) et créateur inspiré de ses propres masques, inverse ici allègrement les sexes et plaque même



d'autres répliques de Molière dans ce monde devenu chaotique. Son anti-héros, Sganarelle, se balade dans une société archaïque et patriarcale tout à coup bouleversée. Le port du masque et la folle liberté de jeu qu'il procure au comédien – capable de jouer avec lui homme, femme, jeune ou vieux sans qu'on n'y trouve rien à redire... – y prouvent à l'envi que le genre est construction sociale et historique. Derrière leur visage emprunté, à l'expression communément marquée d'effroi, les personnages restent proches de la commedia dell'arte qui a tant nourri Molière – il plagie aussi sans complexe dans *Le Mariage forcé* le *Tiers Livre* de Rabelais. Mais l'humeur est à l'apocalypse joyeuse. Moults fois réécrite, la pièce, qui fut d'abord comédie-ballet avec musique et danse, devient pamphlet visionnaire et contestataire sur l'impossible hiérarchie sociale, familiale, conjugale ordinaire. Avec des accents de fureur et de joie assassines, de cruauté et de transe, les acteurs y font preuve d'une force quasi dionysiaque et nous entraînent dans ce conte noir avec une rage tout enfantine, Christian Hecq en tête. Apparaît alors dans l'espace blanc, à travers leur jeu délivré de toute convention, un autre visage, superbement iconoclaste et décomplexé du cher Molière... ●

Julie Sicard joue Sganarelle, Christian Hecq, la jeune Dorimène (ici avec Benjamin Lavernhe). Et Molière est réinventé.

TTT

Le Mariage forcé
Farce
Molière

| 1h | Mise en scène Louis Arene
| Jusqu'au 3 juillet, Studio Théâtre de la Comédie-Française, Paris 1^{er}.
Tél. : 01 44 58 15 15.

LE FIGARO MAGAZINE



LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

UNE FARCE GÉNIALE ET MONSTRUEUSE

*Louis Arène transforme
« Le Mariage forcé » de Molière
en un sensationnel happening masqué.*

Le Studio Théâtre offre depuis plusieurs années aux spectateurs de la Comédie-Française une variété de créations et de représentations originales et la plupart du temps d'une qualité exceptionnelle. Encore récemment l'irrésistible reconstitution par Vuillermoz, Sandre et Gilles David de la leçon de théâtre donnée par Juvet en 1939. Parfois, il s'agit de cabarets désopilants, parfois de seuls en scène audacieux, parfois de curiosités littéraires. Aujourd'hui, c'est le bouquet ! C'est une extraordinaire, une extravagante adaptation du *Mariage forcé* de Molière dans une mise en scène de Louis Arène, une scénographie de ce dernier et d'Éric Ruf, une dramaturgie de Laurent Muhleisen, servies par une équipe d'artistes et d'acteurs déchaînés qui créent un événement d'une pure folie, transformant une comédie-ballet classique en une expérience d'une cruauté démesurée et donnant au mot « spectacle » une dimension illimitée.

Il convient d'abord de rappeler ce qu'est cette œuvre peu connue, inspirée de Rabelais, et que Molière créa lui-même au Louvre en 1664, que Lully mit en musique et que Louis XIV apprécia au point qu'il la dansa lors de sa création. Un texte assez hybride, une farce, en vérité, brève, plutôt mal bâtie et qui se prête à la texturation, voire à la manipulation. On ne s'étonnera donc pas que Louis Arène ait trouvé en elle le terrain idéal où livrer jusqu'à l'excès ses géniales fantasmagories. Il n'avait pas besoin de s'en justifier en développant sa théorie du « renversement » pour expliquer que le masque permet à n'importe quel acteur de jouer n'importe quel rôle, alors qu'on sait qu'il est un artiste inspiré, un jeune metteur en scène plein d'invention, un formidable poète du masque dans lequel il voit, à juste raison, l'objet théâtral par excellence.

C'est de cela qu'il fait la preuve en créant sous nos yeux grâce au masque un univers monstrueux. On n'est pas au cirque, ni dans la caricature, on est dans la représentation carnavalesque, bouffonne, barbare de notre vérité. Sganarelle n'est pas là pour nous faire rire. Il (ou elle) est là pour nous montrer qui nous sommes. La seule question que nous nous posons est de savoir comment Arène nous montrerait la grâce de la vie, alors qu'il ne fait ici que nous montrer cruellement son horreur.

Ce spectacle fantastique rassemble sur la scène cinq acteurs hors du commun qui jouent une dizaine de personnages. La performance de Julie Sicard, entourée de Sylvia Bergé, Christian Hecq, Benjamin Lavernhe et Gaël Kamilindi est stupéfiante.

Le Mariage forcé, d'après Molière, mis en scène par Louis Arène, Studio Théâtre (Paris 1^{er}), jusqu'au 3 juillet.

Le Canard enchaîné

Le Théâtre

Le Mariage forcé

ET HOP ! encore un Molière. Avec cinq acteurs et actrices du Français méconnaissables. Ils portent des masques bizarres, qui enveloppent leur tête et leur font un crâne lisse, et sont affublés de prothèses modifiant leur silhouette. Des femmes jouent des hommes, et vice versa. Cette comédie en un acte, le metteur en scène Louis Arene l'a transformée en fable postapocalyptique. S'il a gardé l'intrigue, celle du vieux barbon qui s'apprête à épouser une jeune femme mais craint d'être cocu, il fait ressortir une folie et une violence insoupçonnées dans cette pièce.

Julie Sicard épate en vieillard lubrique. Christian Hecq se glisse dans la peau d'une Dorimène aussi grotesque que décidée à plumer Sganarelle. La grande asperge Benjamin Lavernhe déchaîne les rires en philosophe pédant, qui surgit ici et là, tel un diable en boîte, dans ce décor de cage en bois géante. Chacun apporte sa pierre pour démolir Sganarelle. Les noces se terminent dans la bestialité la plus féroce. Décidément, ils osent tout, à la Comédie-Française !

M. P.

● Au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, à Paris. Jusqu'au 3/7.

· mercredi 15 juin 2022

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

29 mai 2022

« Le Mariage forcé » ou les folies Arène

Formidable spectacle, interprétation du rôle-titre par l'exceptionnelle Julie Sicard, entourée d'un groupe hyper-talentueux. Toutes et tous masqués. Jouez à les reconnaître !

Une boîte de bois dans laquelle s'ouvriront les portes, des fenêtres, des trappes, des châtieres, une boîte de bois clair, où le blanc domine, comme dans les maisons du nord. Avec des traînées qui donnent un air du nord. Comme si c'était des bouleaux que l'on avait coupés.

Eric Ruf signe la scénographie de ce spectacle tonique et enthousiasmant. Une cage, mais d'abord un tréteau, qui dit le lieu où Molière situe au départ l'action : Sganarelle sort de chez lui.

Dans la mise en scène du très malin –diabolique– Louis Arène, Sganarelle paraît, complètement paumé. Il est devant nous. Gourd, tétanisé. Des phrases lui viennent, mais comme un terrible brouillage. On le prend immédiatement en amitié. Il est fragile, vulnérable. On ne peut pas ne pas aimer ce Sganarelle.

Il va être mal traité, trompé, manipulé, malmené, battu, injurié, il va être lynché intellectuellement, moralement, affectivement, socialement. Ce que Molière, qui sait ce qu'il fait, nomme « comédie-mascarade ».

C'est un cauchemar, en fait. Et on ne voit pas comment, enfermé dans cette case, cette cage, Sganarelle pourrait d'en sortir....

Des masques, des costumes à dominante blanche, des femmes qui jouent des hommes, et inversement, on est un peu effrayé par ces « personnages » violents, agressifs, et qui semblent tous ligüés contre ce Sganarelle aveuglé, qui craint d'être cocu...

Les comédiens réunis sont magnifiques. Il y a assez longtemps qu'on loue Julie Sicard pour ne pas se sentir portée par les circonstances. N'empêche, ici elle trouve un rôle à la mesure de son immense personnalité. Pourquoi faudrait-il en dire plus ? Toute précision embrumera l'époustouflant travail. Travestissements, passage d'un personnage à l'autre. Changements d'humeurs. Jeu sur les silhouettes. Travail pointu sur les voix, les timbres.

Laissons au public la découverte de cette mise en scène très savante et très intelligente, très fine et dans ses effets, farcesque, libre, audacieuse.

Saluons donc et découvrez-les, Julie Sicard, Sylvia Bergé, Christian Hecq, Benjamin Lavernhe, Gaël Kamilindi. Jouez à les reconnaître ! Et laissez-vous secouer par Louis Arène, un maître de savoir et d'audace. **Armelle Héliot**

*Studio-Théâtre de la Comédie-Française, à 18h30, du mercredi au dimanche. Durée : 1h00.
Tél : 01 44 58 15 15. Jusqu'au 3 juillet.*

Molière à la sauce Munstrum

Au studio de la Comédie-Française, Louis Arene fait du *Mariage forcé* une farce horridique sens dessus-dessous qui amuse autant qu'elle inquiète.

C'est dans une esthétique particulièrement forte et singulière, dont la veine proche de l'expressionnisme semblerait convenir au Woyzeck de Büchner, aux pièces de Brecht ou au théâtre de l'absurde, que Louis Arene et Eric Ruf, cosignataires du décor, plantent audacieusement l'intrigue de la pièce. Sol, plafond et hauts murs, uniformément construits en lattes de bois blanchis, évoquent les tréteaux du théâtre de foire, de même que les masques et protubérances dont s'affublent les comédiens renvoient aux figures archétypales de la commedia dell'arte. Pour autant, la tradition et les conventions ne trouveront pas leur place dans ce *Mariage forcé* jubilatoire car très librement, insolemment, réinventé.

Tirée vers le cauchemar trash et la fantaisie queer, la comédie-ballet imaginée par Molière et Lully trouve dans l'approche franchement osée et parfaitement assumée de Louis Arene un nouveau souffle. Elle fait même montre de possibilités de jeu et de réflexions jusque là insoupçonnées. L'inventif metteur en scène, qui a été pensionnaire de la Comédie-Française avant de prendre la tête avec Lionel Lingelser de sa compagnie le Munstrum Théâtre, se moque du bon goût et n'hésite pas à forcer le trait. Son travail, absolument innovant et épatant, parvient d'ailleurs à exacerber et à outrer la drôlerie, la folie, mais aussi la dureté, la cruauté de la pièce qu'il fait voisiner avec une certaine bestialité.

Sganarelle ouvre le bal. Il prend place sur un plancher incliné et paraît aussitôt prostré, hébété. Grotesque en habits de cour un brin défaits, sa houppe grisâtre et frisée prenant la fuite par une trappe, le vieillard lubrique et orgueilleux est aussi ridicule qu'il saura tout autant susciter une franche pitié en pauvre bougre violemment malmené. Le rôle est génialement campé par Julie Sicard, impressionnante d'énergie et d'endurance. Jeune fille en fleurs sous son ombrelle, Dorimène, l'élue de son cœur capricieux, est quant à elle jouée par Christian Hecq qui s'amuse à composer et dévoiler tout en feinte douceur le caractère émancipée de la fausse ingénue roucouillante dans l'entrebâillement d'une porte avec son amant Lycaste. Ce dernier, interprété par Benjamin Lavernhe, irrésistiblement exhibe ses attraits de mâle tatoué et bodybuildé.

Moins fier que profondément troublé par son vaniteux projet de mariage arrangé, Sganarelle consulte obsessionnellement l'expertise de savants pédants, de nébuleux penseurs et autres bohémiennes brigandes (des acteurs travestis en slip fluorescents). Cette galerie de personnages volontairement fascinants et repoussants est prise en charge par cinq comédiens formidablement dégenrés, profondément « étrangésés » par les masques et postiches qu'ils portent. Têtes chauves, visages de plâtre, corps déformés, silhouettes bouffies, blafardes, blasées, ils séduisent en oscillant formidablement entre légèreté bouffonne et inquiétante gravité. Dans ce spectacle mené tambour-battant, explosif et provocant en diable, tous adoptent les codes d'un jeu hyper physique et distancié, et servent admirablement un Molière plus transgressif et monstrueux que jamais.

Christophe Candoni

LE
CHIEEN
LA NUIT
ET LE
COUTEAU

Sortir Télérama

09 ► 15 JANVIER 2019
16 ► 23 JANVIER 2019

Le Chien, la Nuit et le Couteau

De Marius von Mayenburg,
mise en scène de Louis Arène.

Durée: 1h20. Du mar. 8 janvier
2019 au samedi 19 janvier 2019
19h30 (du mar.au sam.),

Le Monfort, 106, rue Brancion,
15e, 01 56 08 33 88. (5-25 €).

T Le conte fantastique
et carnassier de l'iconoclaste
Munichois Marius von
Mayenburg, 46 ans, dépote!
Telle une chorégraphie
macabre, que mènerait
avec une rage gore,
mâtinée de grotesque tout
expressionniste, le metteur
en scène Louis Arène. Entre
deux gradins de spectateurs,
il y explore le monstrueux
et le barbare en chacun
de nous. Avec des comédiens
masqués – le visage déformé,
le corps araignée –, aux
frontières de l'extraterrestre.
Ils incarnent au creux
de la nuit une méchante
histoire initiatique de sexe,
de mort, de peur, de
cannibalisme. Un jeune
homme apparemment
ordinaire y pénètre
au royaume des loups et
de la sauvagerie. Baroque
et cruelle, la fable ne fait pas
dans l'ellipse. Marius von
Mayenburg aime choquer,
inquiétant père Fouettard
d'aujourd'hui, provocateur
et politiquement engagé,
par-delà ses récits
d'épouvante. Ici
superbement transfigurés
dans la grandiloquence
tourmentée des
âmes enfantines. – **F.P.**



Dimanche 16 juillet 2017

LE MASQUE ET LA PLUME

Jérôme Garcin

Je suis fan d'un spectacle qui s'intitule *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, un des dramaturges de Thomas Ostermeier.

Le metteur-en-scène est Louis Arene extrêmement doué, ancien comédien de la Comédie-Française qu'il a quittée pour créer ses propres mises en scène.

C'est l'histoire d'un homme qui se réveillant dans une rue inconnue va connaître des aventures auxquelles il ne comprend rien, va être traqué...

Nous sommes entre la fable, le conte, le polar ; dans un univers totalement fantastique voire futuriste ; dans un dispositif bi-frontal et des lumières très étranges.

C'est réellement une manière de mettre en scène assez rare, totalement originale.

J'ai découvert un metteur-en-scène en plus du très bon comédien qu'est Louis Arene.

A La Manufacture – 15h20

Vincent Josse



**Festival OFF d'Avignon
Nos coups de coeur**

20 juillet 2017

La Nuit, le Chien, le Couteau****

Comme dans un passionnant cauchemar dont on craindra bientôt ne plus trouver la sortie, cette pièce à trois acteurs fait exister un homme perdu dans un monde peuplé de loups... On s'en voudrait d'en dire plus, sinon que cette pièce contemporaine, signée Marius Von Mayenburg (dramaturge de Thomas Ostermeier) est une sorte de labyrinthe peuplé d'être menaçants qui apparaissent et qui disparaissent avec leurs mystères. A la fois sombre et vivante, prégnante et enlevée, la mise en scène rabiboche avec brio la commedia dell'arte, l'effroi kafkaïen et l'urgence brechtienne, l'humour et l'horreur, la critique sociale et l'échappée onirique. A mille lieues des exposés fastidieux du théâtre documentaire, une pièce profondément artistique, ludique et néanmoins incisive dans sa façon d'interpeller la condition humaine. Bravo ! Théâtre de la Manufacture 15h20. **Alexis Champion**



31 juillet 2017

Théâtre : le très bon d'Avignon

Le festival off d'Avignon s'est terminé hier. 1480 pièces de théâtre vous ont fait rire, pleurer et réfléchir, ont piqué votre curiosité, vous ont fait redécouvrir les plus grands classiques ou applaudir de toutes nouvelles compagnies. Du beau sur les planches.

(...) Enfin, parmi les spectateurs qui arpentent les rues de la Cité des Papes, il y a ceux qui cherchent de beaux spectacles. « *Étranger, (...) dis-moi donc ce que c'est que le beau.* » *Le Chien, la nuit et le couteau* répondrons-nous à Socrate, une pièce de Marius von Mayenburg mise en scène par Louis Arene.

Le seul spectacle cette année qui nous aura fait pleurer. Ni de rire, ni de chagrin, de beauté simplement. Ce n'est pas seulement le texte, dont chaque mot est d'une justesse accablante, ce ne sont pas seulement les costumes et les masques, dont la conception est remarquable, ce n'est pas seulement la performance à couper le souffle des trois comédiens (jusqu'au moment du salut on les croyait cinq).

Tout, tout dans ce spectacle est calibré, réfléchi, pensé. Louis Arene pioche dans les ressorts du cinéma et tire partie du pouvoir théâtral pour sublimer à la fois ses comédiens et le texte qu'ils déclament avec une puissance trop rarement entendue. Ainsi, la bande originale (car c'est bien de cela qu'il s'agit) et la voix du narrateur (qui n'est pas sans rappeler celle de Gaspard Ulliel dans *Juste la fin du monde*) nous transportent dans ce conte fantastique et gore où le sang gicle à flot et le corps s'exprime en entier.

Car oui, nous sommes au théâtre et rien n'est coupé, cadré, recadré. Le corps à lui seul nous montre qu'il n'a besoin d'aucun artifice, il est le meilleur des effets spéciaux et modèle à l'envi un chien, un loup, une femme amoureuse, un monstre, un homme fragile, un autre qui aurait mangé des moules, en août. Magique et majestueux, François Praud nous laisse sans voix. Il interprète avec brio M., un homme ordinaire qui se retrouve plongé dans un monde de monstres affamés, devenant monstre lui-même.

Un travail collectif qui ne sert pas le texte mais qui l'offre, cadeau intellectuel, émotionnel, sensoriel pour une fusion des sens la plus totale. Julie Tirard

LES
POSSÉDÉS
D'
ILLFURTH



Télérama

SCÈNES

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH

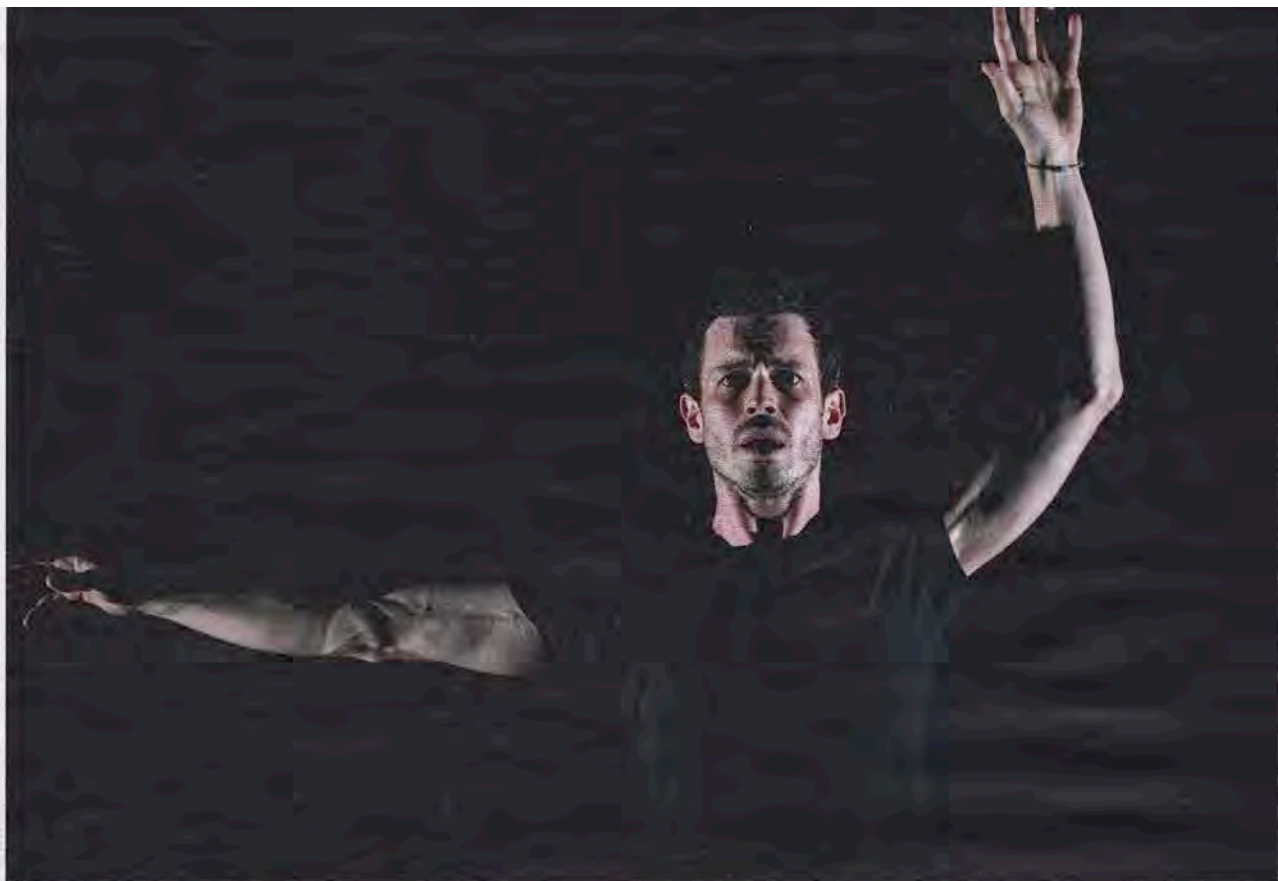
THÉÂTRE

YANN VERBUGH

TTT

Il entre par effraction, l'air sombre et furieux malgré un visage blême. Il se coiffe d'une couronne de carton et se drape dans une cape noire : il est le roi de la scène. « *Jamais facile de commencer* », lâche-t-il au public, qui se laisse aussitôt convaincre. Lionel Lingelser, à la fois acteur à moitié clown, metteur en scène et inspirateur du texte, plonge et remonte le temps jusqu'à l'enfance, dans le village d'Illfurth, en Alsace. Point de départ et « *terrain de jeu* » qui n'en est pas moins une mare glauque où stagnent des souffrances enfouies. Deux pôles s'opposent dans ce solo écrit, non sans drôlerie, comme une traversée fantasmatique : l'histoire des « possédés d'Illfurth », qui hanta son imagination d'enfant, et la première expérience professionnelle de l'artiste comme apprenti comédien, quand il tente d'assumer le rôle de Scapin sous la direction capricieuse d'un metteur en scène en vue. Lionel Lingelser, grâce à ce double dramatique inventé avec la complicité de l'auteur Yann Verbugh, permet ici une poignante expression des moyens de s'inventer soi-même dans l'aire libre du théâtre. — **E.B.**

| 1h15 | Du 27 au 29 mai, Théâtre en mai, Dijon (21). Puis Festival OFF, Avignon (84).



LE CHOIX DE L'OBS

La révélation Lingelser

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH, PAR YANN VERBURGH ET LIONEL LINGELSER.
A DIJON DANS LE CADRE DU FESTIVAL THÉÂTRE EN MAI (THÉÂTRE DES FEUILLANTS,
03-80-30-12-12, DU 27 AU 29 MAI). ET À AVIGNON EN JUILLET (LA MANUFACTURE,
BILLETTERIE@LAMANUFACTURE.ORG) DANS LE FESTIVAL OFF.

★★★★ Le spectacle ne se donne plus au Théâtre Silvia-Monfort, à Paris, où il n'est resté qu'une dizaine de jours. Pourquoi vous en parler ? Parce qu'il sera bientôt à Dijon et aussi dans le Off cet été à Avignon. Or il déclenche un tel enthousiasme qu'il se jouera à guichets fermés. Si vous nous en croyez, réservez sans tarder !

A notre grande honte, nous avons déjà vu Lionel Lingelser en scène (*photo*) sans l'avoir spécialement distingué de ses partenaires. Au moins cette fois ne voit-on que lui. Quand l'acteur qui joue en solo se montre médiocre, on s'empresse de l'oublier. Mais quand il se révèle aussi éblouissant que celui-ci, son visage s'imprime à jamais en votre esprit. Ne soyez pas intimidés par le titre qui fleure le fantastique, il fait référence à deux petits garçons, les frères Joseph et Thiébaud Burner, déclarés possédés et donc exorcisés sous le Second Empire à Illfurth, la bourgade alsacienne où est né Lionel Lingelser dont le grand-père occupait l'ancienne ferme de la famille Burner. Mais ce n'est qu'un détail de la pièce qui relève de l'autofiction.

Comme Philippe Caubère le fit naguère avec Ferdinand Faure, Lingelser s'est inventé un double, baptisé Hélios. Lequel, comme lui, est comédien. Au début du

spectacle, on le voit répéter le rôle de Scapin que Lingelser a réellement tenu sous la direction du metteur en scène d'origine colombienne Omar Porras. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne s'agit pas d'un accouchement sans douleur, mais ce travail intense, violent, déchirant, qui procède de l'exorcisme, va délivrer Hélios de ses démons intestins et lui permettre de dépasser les traumas infligés par un père obtus et tranchant, et un camarade de basket qui trop longtemps abusa de lui.

Nous venons de citer Caubère. Comment ne pas penser à son « Roman d'un acteur » quand Lingelser nous fait assister à la naissance d'un comédien ? Il a d'ailleurs avoué le choc que « la Danse du Diable » a représenté pour lui. Grâce à Yann Verburgh qui a écrit ce superbe texte pour et avec lui, grâce aussi à Louis Arene qui a collaboré à la mise en scène, « les Possédés d'Illfurth » soutient la comparaison. Depuis Caubère, aucun solo ne nous avait autant émus et fait rire, et il n'est pas dans notre bouche plus grand compliment. Lingelser est un acteur doté d'une sensibilité et d'une palette de jeu d'une richesse exceptionnelles. Son visage est si expressif, si mobile et changeant, qu'on ne découvre qu'à la fin, quand il vient saluer, sa singulière beauté. **JACQUES NERSON**

L'emprise du passé

Un soir, au bar d'un théâtre. Un homme d'une soixantaine d'années, visiblement bouleversé, s'avance vers le comédien Lionel Lingelser, qui vient de terminer une représentation des *Possédés d'Illfurth*. Il veut faire signer le texte du spectacle qu'il a déjà vu plusieurs fois : "Vous savez, ce qui vous est arrivé m'est arrivé aussi", bredouille-t-il timidement. Sur scène, Lionel Lingelser dévoile une agression sexuelle dont il a plus jeune été victime : "Il est arrivé plusieurs fois que des gens viennent me voir pour me confier leur histoire. Ce que je raconte résonne fortement en eux, les chamboule, et ça me touche. Néanmoins, ce spectacle n'est absolument pas une thérapie pour moi. Je suis désormais serein et en paix avec tout ça, mais si ça peut soigner les autres, c'est bien."

À l'origine de ce spectacle, un fait divers bien loin d'aujourd'hui et, a

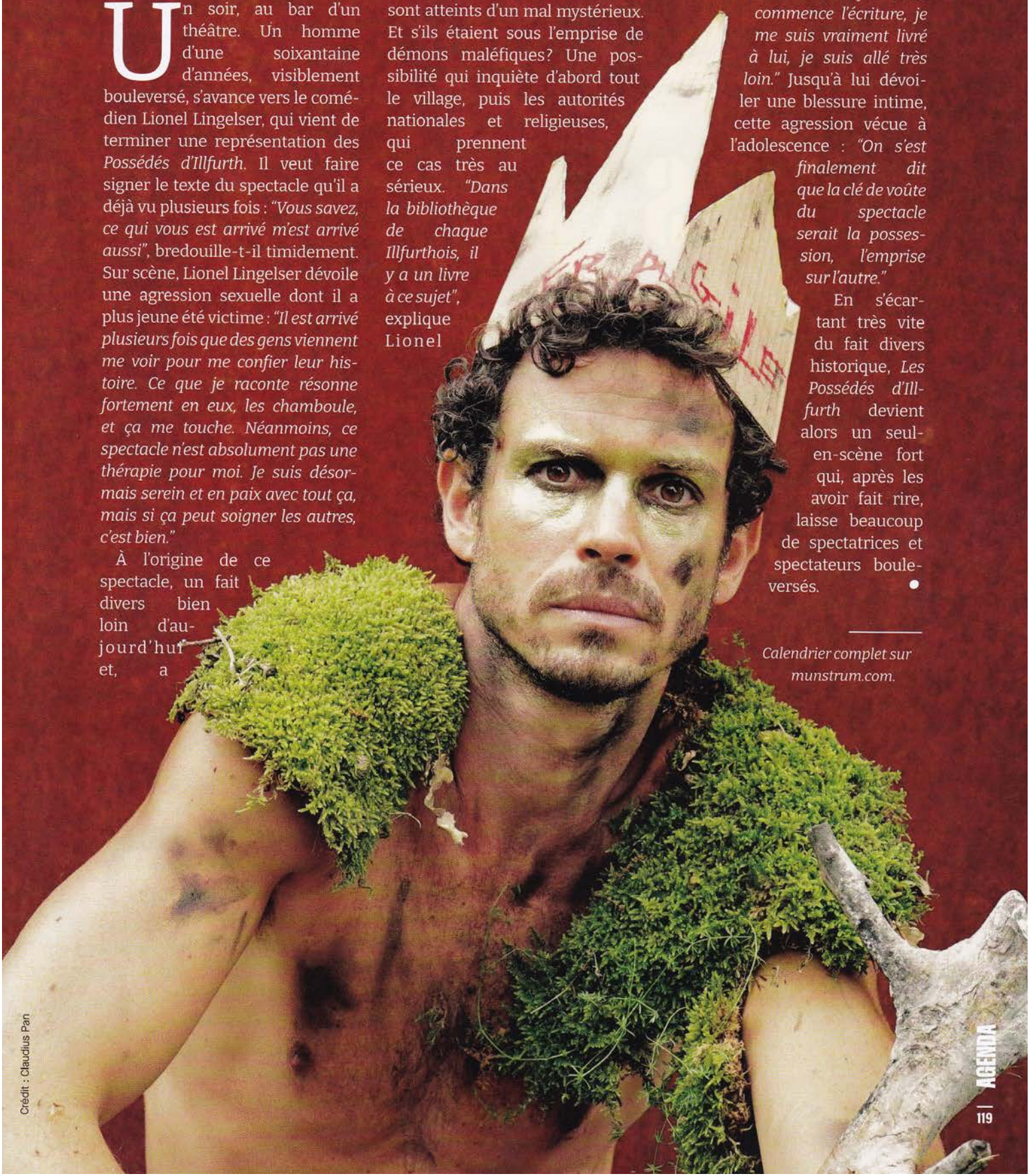
priori, du comédien. Un événement s'étant déroulé il y a plus de 150 ans à Illfurth, petit village alsacien, dans la ferme où le grand-père de Lionel Lingelser a grandi. Dans une famille quelconque, deux enfants sont atteints d'un mal mystérieux. Et s'ils étaient sous l'emprise de démons maléfiques? Une possibilité qui inquiète d'abord tout le village, puis les autorités nationales et religieuses, qui prennent ce cas très au sérieux. "Dans la bibliothèque de chaque Illfurthois, il y a un livre à ce sujet", explique Lionel

Lingelser, qui a toujours voulu s'emparer de cet épisode. En travaillant avec l'auteur Yann Verburgh, cette histoire a rejoint la sienne à travers un double de fiction :

"Avant que Yann commence l'écriture, je me suis vraiment livré à lui, je suis allé très loin." Jusqu'à lui dévoiler une blessure intime, cette agression vécue à l'adolescence : "On s'est finalement dit que la clé de voûte du spectacle serait la possession, l'emprise sur l'autre."

En s'écartant très vite du fait divers historique, *Les Possédés d'Illfurth* devient alors un seul-en-scène fort qui, après les avoir fait rire, laisse beaucoup de spectatrices et spectateurs bouleversés. ●

Calendrier complet sur munstrum.com.



l'Humainité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

LUNDI 16 MAI 2022



Seul sur scène, sans accessoires ou presque, le comédien donne chair aux disparus, aux présents, aux fantômes, aux désirs comme aux rêves... JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Quand l'intime se met à nu devant les souvenirs

THÉÂTRE Avec les *Possédés d'Illfurth*, coécrits avec Yann Verburgh, et dont il signe la mise en scène, Lionel Lingelser invite à partager une aventure poétique et passionnelle.

Hélios n'entre pas en scène, il déboule d'on ne sait où, coiffé d'une couronne de carton, vêtu d'une cape qui virevolte, tambourin en main dont la membrane résiste vaillamment à ses frappes déchainées. Hélios n'a pas d'âge précis. Il est jeune. Il a 10 ans. Parfois un peu moins. Et pas plus de 25. C'est le rôle qui veut ça. Lequel est évidemment taillé sur mesure, à coups de serpe, de canif, de poignard, qui sait. Un rôle qui contient une part de vérité, d'intime, de souffrances, de peurs mises en partage, et de légendes. Hélios, le fou, le délirant, grand enfant puis jeune adulte, c'est, résumé en un seul artiste, Lionel Lingelser.

Le comédien, cofondateur avec Louis Arene du Munstrum Théâtre, basé en Alsace, a écrit avec Yann Verburgh les *Possédés d'Illfurth*, qu'il met en scène. C'est une histoire inventée et vraie en même temps. Ce qui en fait la force de sa démesure envoûtante. Ce spectacle, vu au Montfort lors d'une escale parisienne, trouve une part de ses racines enchevêtrées à l'automne 1865, quand Joseph, 7 ans, et Thiébaud, 9 ans, les deux garçons de la famille Burner, sont

atteints d'un mal que la faculté ne parvient pas à identifier et encore moins à soigner. Des religieux s'en mêlent, et pour eux le diagnostic est limpide : ils sont possédés. Puis les voilà « délivrés » à la suite de séances d'exorcisme à peine croyables. Ce qui est certain, c'est que ces deux gars meurent jeunes, Joseph à 27 ans et Thiébaud à 16 ans seulement. Plus d'un siècle après cette légende, qui a suscité bien des commentaires et passions locales, se démêle l'autre part de ses racines.

« PAR QUOI NOUS LAISSONS-NOUS POSSÉDER ? »

Dans le village d'Illfurth, près de Mulhouse, est installée la ferme du grand-père d'Hélios, auparavant propriété de la famille Burner. Quand il a 10 ans, Hélios connaît cette histoire, et il va en découvrir une autre. Dans son équipe de basket, il joue avec un mec un peu plus grand que lui, le meneur en somme, qui, la nuit, se glisse dans son lit. Et pendant plusieurs années, Hélios est la victime sexuelle de Bastien. Devenu comédien, âgé de 25 ans, Hélios le croise pour la dernière fois, à Illfurth, une nuit.

Résumer les *Possédés* n'est pas inutile pour dire combien ces deux époques ont un écho actuel. « De

quel mal étrange étaient atteints ces deux petits garçons ? Quel est ce "diable" qui a pénétré leur âme ? Si ces questions ont pu me hanter plus petit, aujourd'hui d'autres interrogations surgissent (...). Par quoi nous laissons-nous posséder ? » relève Lionel Lingelser. Sur la scène, il pousse loin le jeu, multipliant les reflets des protagon-

Hélios n'a pas d'âge précis. Il a 10 ans. Parfois un peu moins. Et pas plus de 25.

nistes, sans accessoires ou presque, par sa seule présence, il donne chair aux disparus, aux présents, aux fantômes, aux désirs comme aux rêves. Il n'est pas seulement coauteur et interprète. Il est dans un ailleurs « éminemment poétique », dit Yann Verburgh, qui évoque aussi un « théâtre sensoriel, ludique, visuel, spectaculaire, corporel ». Bref, un réjouissant spectacle passionnel. ■

GÉRALD ROSSI

Du 27 au 29 mai, au festival Théâtre en mai, à Dijon. En juillet, au Festival off d'Avignon (la Manufacture).

CLOWN
STRUM

Télérama⁺

N° 3826
DU 13 AU 19 MAI 2023

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Du blanc, partout, dans l'usine désertée où se met parfois en mouvement un pont roulant. Poussière d'apocalypse? Poudre de clowns ou d'acteurs de nô? Horizon neigeux pour fous shakespeariens errant ou no man's land pour clodos beckettians, avec cette poubelle renversée d'où pourraient sortir les parents de *Fin de partie*? Les mémoires scéniques se confondent dans l'univers tragico-burlesque du Munstrum Théâtre, créé en 2012 en Alsace par Lionel Lingelser et Louis Arene. Associée au Centre dramatique de Montreuil, que dirige Pauline Bayle, la singulière compagnie a investi un lieu abandonné de la ville pour son rituel farcesque de fin du monde, *Clownstrum*.

La bande d'artistes polymorphes est hantée par la catastrophe. D'improvisations en improvisations, de créations visuelles en œuvres quasi plasticiennes, elle la malaxe sur tous les tons. Un squelette, Michel, observe ainsi le public avant que ne débarquent l'une après l'autre, du fond du plateau, trois drôles de silhouettes. Louis (Louis Arene) cherche désespérément de l'eau dans les dizaines de bouteilles vides qui jonchent le sol. Delphine aussi (Delphine Cottu), qui le rejoint, le bat, le chasse, déclare qu'il est ici chez elle. Et sort de la poubelle Sophie (Sophie Botte), un poupon en Celluloïd dans les bras. Uniques rescapés d'un monde visiblement dévasté, les mem-

TT

Clownstrum

Fantaisie
théâtrale

Création collective

| 1h15 | mise en
scène Louis Arene
et Lionel Lingelser,
du 19 au 21 mai
à Théâtre en mai,
festival de Dijon,
tél. : 03 80 30 12 12.

bres du trio incongru n'en rejouent pas moins la sempiternelle course au pouvoir, passant en quelques répliques de l'anarchie à une surréaliste monarchie via une brève république. N'en finirons-nous donc jamais de ces luttes socialo-politiques identiquement recommencées? Si le texte, rudimentaire, pêche par excès de minimalisme – l'acoustique du lieu n'aidant guère à sa compréhension – les trois bouffons au nez rouge sculptent superbement l'espace de leurs corps désarticulés, entre cirque, danse et commedia dell'arte. Du squelette aux bouteilles concassées, des vieux papiers aux vieux tonneaux, un monde mort exulte encore, même d'échec en échec. Et on en rit, la gorge serrée. Quand il faudrait pleurer.



Une course au pouvoir, entre cirque, danse et commedia dell'arte.

L'Apocalypse selon le Munstrum

Le mois d'avril à Montreuil s'est déroulé et s'achève bientôt sous le signe du Munstrum Théâtre dans le cadre de la première édition de Quartiers d'artistes, une initiative du Théâtre Public de Montreuil. Une carte blanche qui se clôture ces jours-ci avec *Clownstrum*, la reprise d'un trio de clowns emblématique de l'esthétique de la compagnie.



Darék Szuster

C'est dans un lieu tenu secret que *Clownstrum* invite le public à vivre sa farce apocalyptique. Un lieu qui se dévoile au dernier moment, une fois l'immense bâche noire striée de traînées blanches traversée. Un lieu imposant, au volume impressionnant. Un espace en friche qui s'accorde impeccablement à la fiction qui s'ébroue dans ses largeurs, sa profondeur et même, ses hauteurs. *Clownstrum* est un spectacle qui, à chacune de ses programmations, rencontre son écrin, décor naturel, industriel et urbain, désaffecté, brut de béton, pour s'y adapter, s'y glisser, faire corps avec. Et cette alchimie fait le sel de la représentation. Au début était la scénographie. Un sol poudré d'une poussière blanche comme la peau des personnages, une poubelle renversée ici, un squelette assis dans un coin, quelques bouteilles en plastique désespérément vides ça et là. De ce décor de fin du monde, surgit un clown, aussi pâle que le sol est sale, l'air mal en point. Mais le nez rouge qui lui griffe la figure l'atteste, il est de cette espèce en voie de disparition, pathétique autant que comique, qui génère le rire et l'effroi à dose égale. Arrive ensuite une femme trainant la patte, une clown aussi, qui fait valoir d'emblée son mauvais caractère. Puis, dans une entrée aussi imprévisible qu'incongrue (qu'on ne dévoilera pas ici), une troisième larronne débarque.

Les voilà trois, au complet, trinité beckettienne en diable, comme seuls au monde. Cheveux plaqués, visage argileux, comme emplâtré par la poussière qui règne en maître dans ce désert de sécheresse mortifère, ils semblent émaner de nulle part, errants et assoiffés, rescapés d'on ne sait quelle catastrophe écologique, d'on ne sait quelle guerre nucléaire. Ils ne se connaissent pas, ils se découvrent avec méfiance et apprennent à cohabiter dans un espace que chacun voudrait faire sien, dans les ruines des temps anciens, dans l'après chaos. Peut-être le néant de la fin. A peine

ensemble, l'appropriation du territoire est la priorité. Rapaces déplumés mais tenaces. Qu'à cela ne tienne, il suffit d'élire un chef pour prendre les décisions, enrayer les problèmes rencontrés, régler les conflits. Nous voilà en pleine parodie politique au beau milieu d'un no man's land qui pue la mort, la décrépitude et la solitude. Pas un gramme de sentiment sincère, d'entraide ni de solidarité, pas la moindre tendresse à l'horizon. Il n'y a dans ce monde en bout de course pas plus d'eau que d'affection. Pas plus d'espoir que d'avenir. Affreux, sales et méchants, voilà ce que nous sommes devenus. Des miettes d'humanité aussi peu fertiles que les déchets de plastique qui jonchent bientôt la zone, comme ils appellent ce terrain vague inhospitalier qu'ils se disputent.

Cadavériques et misérables, zombies à bout de souffle, clochards de la fin des temps, manquant de tout, surtout d'amour et d'eau fraîche, ils nous rappellent les âmes en peine de May B, la pièce culte de Maguy Marin. Le nez rouge en plus, comme une ponctuation de leur être. Le seul éclat de couleur dans un monochrome crème. Allégorie de la solitude et de la cruauté, corps fragile, peau friable, mental d'acier, écho grinçant de notre individualisme forcené, de notre bêtise crasse, de nos luttes de pouvoir ridicules, le trio s'ébroue face à nous dans une fable post-apocalypse qui a pourtant le goût amer d'aujourd'hui. Car ce paysage irrespirable, ravagé par le désastre climatique, la pollution atmosphérique, la cupidité et la course à la croissance, pourrait bien être le reflet de ce qui nous pend au nez. Et les résonances nous percutent de plein fouet, à l'image de ces projectiles qu'ils se jettent à travers le plateau dans une guerre de territoire aussi féroce qu'absurde.

Si l'intrigue est maigre, aussi désossée que les cadavres d'objets manufacturés qui jonchent bientôt le sol, si la forme est courte, à peine une heure, si la parole, parcimonieuse au début, s'emballa quand il s'agit de singer nos parures sociales ou la politique et ses protocoles, puis s'amenuise à nouveau quand la violence des conflits prend le relais, ce qui fait le charme de ce spectacle aussi burlesque que poignant qui nous colle à la peau même une fois terminé, outre l'ampleur de son univers et son identité esthétique forte, ce sont ses interprètes. Les silhouettes qu'ils dessinent, les personnalités qu'ils inventent, et leurs interactions entre eux : **Louis Arène, Sophie Botte et Delphine Cottu, tous les trois formés au jeu masqué et au clown, ils forment un inénarrable trio de survivants tragi-comiques qui impactent puissamment l'imaginaire.** Marie Plantin



MEDIAPART

BLOG BALAGAN - JEAN-PIERRE THIBAUDAT - 22 MAI 2023

Au Théâtre en mai fais ce qu'il te plaît



© Darek Szuster

Le festival Théâtre en mai, tradition ancrée du CDN de Dijon, ouvre la saison des festivals avec une programmation internationale et française qui entend saisir le pouls du temps présent. C'est le cas de « Clownstrum » premier temps fort de la manifestation.

Il est des soirs où l'on aurait envie que le lieu où le spectacle vient de se dérouler vienne, à la fin, saluer avec les acteurs tant son rôle aura été crucial et aura aidé les auteurs et les acteurs à aller au bout du bout de leur projet, en les servant on ne peut mieux. Bien sûr, le lieu a été choisi par l'équipe du spectacle, dont l'un des deux metteurs en scène, Louis Arène, est aussi sur le plateau. L'autre metteur en scène se nomme Lionel Lingelser. Sophie Botte et Delphine Cottu accompagnent Louis Arène dans le spectacle joliment titré *Clownstrum*. Le fait est que chacun des trois porte un nez rouge, seul point coloré d'un univers couleur de terre, de poussière, de passé, de fatigué. Le fait est que le spectacle est une production du Munstrum théâtre, une compagnie implantée à Mulhouse, une version initiale du spectacle y a été créée en septembre 2018.

L'idée forte est d'avoir voulu reprendre ce spectacle à trois personnages dans un lieu qui dépasse les protagonistes, où les trois ne soient pas au centre mais à la périphérie, comme dominés par l'immensité d'un espace lui-même comme abandonné, exténué. En l'occurrence, en dehors de Dijon, près de l'aéroport, un hangar conçu pour abriter un gros avion, un hangar désaffecté non loin d'une école de la Gendarmerie et d'un terrain militaire, ce qui nous met tout de suite dans l'ambiance lorsque l'on descend de l'autocar et que l'on marche dans ce no man's land. Écrasés par la beauté et l'énormité du lieu (l'emplacement avait été tenu secret, on nous y avait été convoyés en autocar depuis le centre de Dijon), on prend place sur des gradins sommaires à l'entrée du hangar d'une longueur d'une largeur inhabituelles au théâtre, le tout sous une voûte d'une hauteur impressionnante. Le lieu nous sidère par sa grandeur. Il fallait que les deux comédiennes et le comédien soient à la hauteur pour ne pas être anéantis par la force du lieu, ils le furent. De bout en bout.

Entre Beckett et *Stalker* (le film de Tarkovski), ils sont deux à arriver par le fond du hangar. Tout est terne, passé, à commencer par leurs vêtements, leur peau, leur visage (hormis le nez rouge, seule touche de couleur vive -et d'espoir- de toute la soirée). Sur le sol poussiéreux traînent des objets hors d'usage comme un vieux grille-pain ou une raquette de tennis. Près du flanc gauche, le squelette d'un être qui fut humain. Ici ou là un vague bidon, en quantité des bouteilles en plastique sales et vides où ils essaient malgré tout d'extraire une goutte à siroter, sur le côté droit un container à ordures plein lui aussi de bouteilles en plastique vides d'où sortira le troisième larron aussi démuné que les deux premiers. Des rescapés ? Peut-être, mais de quoi ? D'une explosion nucléaire ? D'une guerre mondiale ? D'une apocalypse climatique ? On ne sait. Ils sont trois, c'est mieux que d'être seul. Mais c'est aussi source de conflit, d'alliance, de quant à soi.

L'union fera -t-elle la force ? Oui, au début, mais, très vite, les rivalités surgissent. Il en va de ces rescapés comme des partis politiques. Chacun des trois revendique être là, sur sa « zone ». Les tentatives ubuesques de créer un état, un gouvernement, d'élire un président via un vote débouchent bientôt des replis individualistes, des alliances provisoires, chacun joue sa survie. L'un des trois restera sur le carreau. Les deux autres semblent, au fond du hangar, trouver une porte de sortie. Vers quoi ? Au pied du gradin, posée devant nous et nous regardant, la tête d'un squelette emprunté à Yorrick peut-être, affublé d'un nez rouge. Le clown a le dernier mot.

Louis Arène et Lionel Lingelser, les deux metteurs en scène de cette création collective (signée par Louis Arène, Sophie Botte et Delphine Cottu) sont des anciens élèves du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (CNSAD) où ils sont eu comme professeurs de masque Christophe Patty et Maria Gonzalez lesquels peuvent être fiers de leurs rejetons. François de Brauer a collaboré à l'écriture et Louis Arène signe la création des nez, costumes, maquillages et scénographie.

Arène et Lingelser ont créé le Munstrum théâtre en 2012. Ils sont passés par Copi ou Mayenburg et créent souvent leurs spectacles à la Filature de Mulhouse où leur compagnie est associée. Des spectacles souvent chargés de décors et de personnages.. Ce retour à leur terrain de base, le clown, via leur histoire, est aussi opportun que salutaire. Ils signent un spectacle aussi rare que mémorable.